Blanche Lamontagne-Beauregard

Un cœur fidèle

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Bryson Burroughs (1869-1934), *June* (1918),
Phillips Collection, Washington.

Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958)

Première partie

— Demain, mes enfants, on laboure la terre d'en haut, près de la rivière Beaugirard. Vous attellerez *la Grise;* on partira matin.

Tout en parlant, le père François Beaulieu, grand homme sec au visage flétri, ôtait ses bottes de cuir et les plaçait près du poêle dont la flamme s'éteignait.

Il venait de rentrer des champs avec ses deux fils, et la mère leur avait servi à souper. Le thé-pot brun, en grès, de forme rebondie, fumait encore sur la table recouverte d'une toile cirée aux dessins verts.

Entre la table et le poêle se trouvait la huche sur laquelle les casseroles à pâtes, rangées et couvertes d'une nappe très propre, laissaient saillir la rondeur des miches qui levaient pour la cuite du lendemain.

La mère Beaulieu était une petite femme dans la cinquantaine, légère et vive, au yeux d'un bleu si clair qu'ils faisaient penser à un coin du ciel après la pluie. Ses manches étaient retroussées sur ses bras rouges, et sur son front perlaient les gouttes de sueur.

Elle songeait au temps qu'il ferait pour mettre le pain au four dès la première aube. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors. Ce n'était pas la nuit et ce n'était plus le jour. Les plaines, encore engourdies dans la rigide immobilité de l'hiver, dormaient entre les arbres sans feuilles, pareils à des squelettes. Çà et là, des pièces de terre labourée, à peine visibles dans l'ombre, ressemblaient à des lacs aux vagues figées par le froid.

— C'est mon idée qu'il va faire beau demain, dit-elle.

— Il a venté « soroit » aujourd'hui ; c'est bon signe, reprit l'homme.

Neuf heures sonnèrent à la vieille horloge, qui trônait au fond de la cuisine, sur une tablette ornée de papier à jour. À côté était la croix de bois noir.

C'était l'heure de la prière. Ils se mirent tous à genoux, appuyés qui sur des chaises qui sur la table, et ils dirent ensemble, à haute voix, *Notre Père, Je vous salue Marie, Je Crois en Dieu,* et les *Commandements.* Puis le père ajouta d'une voix plus forte :

— Une dizaine de chapelet pour notre semence.

Alors ils prièrent avec plus d'ardeur. Leurs yeux suppliants disaient :

— « Seigneur, bénissez le travail de nos mains ; Seigneur, nous avons confiance en vous ! Donnez-nous de la grosse avoine pliant sous son poids, de l'orge haute et drue, du sarrasin bien venu et du foin à charrettes pleines, qui déborde de nos granges. Seigneur, nous avons confiance en vous, Seigneur, bénissez-nous ! »

Ensuite, ils se mirent en devoir d'aller dormir, et se couchèrent sans rien dire, avec leur lenteur accoutumée, en songeant au travail qu'ils feraient le lendemain sur leur terre d'en haut, près de la rivière Beaugirard.

* * *

La mère fit comme d'habitude le tour de la maison. Elle regarda le poulailler et les bâtiments voisins pour s'assurer que les portes étaient bien closes. Au ciel silencieux, de rares étoiles brillaient. Elle se dit une deuxième fois qu'il ferait beau temps. Puis elle songea à ses fils dont elle était fière. Vaillants et tenaces à l'ouvrage, ils ne parlaient pas, comme ceux de la mère Duclos, de partir pour les États. Une femme qui a du cœur n'aime pas voir partir ses garçons pour aller si loin. C'est naturel chez une mère de vouloir garder ses enfants auprès d'elle, surtout quand il y a grand de terre et que le père commence à se faire vieux...

Elle ferma la porte, tourna le verrou, et, avant de regagner son lit dans la mansarde, elle jeta un regard satisfait sur la pâte qui se gonflait dans les casseroles. Puis, elle sourit de ce sourire fin qui exprimait son contentement.

* * *

Les Beaulieu habitaient une ancienne maison grise, près d'une rivière qui coulait en cascade, dans les roches.

Cette maison, vieille de plus d'un demi-siècle, et construite par un vieux notaire très riche, avait grand air. À toit pointu, surmontée de deux hautes cheminées, entourée d'une solide « galerie » à feston, elle était une des plus belles maisons du hameau. Mais elle paraissait délabrée. Comme à une jolie femme dont la toilette n'est pas faite, il manquait quelque chose à sa grâce ; on eut dit une beauté négligée, en plein sommeil.

Les Beaulieu n'avaient pas songé à la faire restaurer, car dans ce temps-là, il fallait peiner dur et bien calculer pour payer les termes qui restaient dus sur la terre.

D'un côté était la rivière, de l'autre, les dépendances, et, attenant à la maison, c'était le jardin, jardin touffu, encerclé par les ronces, débordant de roses jaunes et de cerises de France.

Petit jardin charmeur, souriant de toutes ses roses, tressaillant de toutes ses cerises, il était comme un jardin enchanté devant lequel les enfants s'arrêtaient, paralysés d'admiration et de convoitise.

La maison, à l'intérieur, était immense. Deux salons se suivaient, séparés par une porte en forme d'arche. La cuisine avait quatre larges fenêtres à carreaux et un foyer de briques rouges qui composait à lui seul presque tout le mur du fond. Un air de véritable antiquité se dégageait de cette pièce. Sauf le poêle à la dernière mode, orné de nickel brillant, tous les meubles attestaient, par la forme et par l'usure, la simplicité d'autrefois. Un long banc de bois brut, dont les nœuds ressortaient, achevait ses jours près de la fenêtre qui donnait sur le jardin. La table était grande, épaisse et lourde, les chaises vieilles et difformes. Et quand, le soir, à la lumière d'une lampe à l'huile, le père Beaulieu faisait cuire, dans le chaudron noir du foyer, les pommes de terre destinées à la nourriture des porcs, une odeur âcre se répandait par toute la maison. Et ceux qui pénétraient dans cette ancienne demeure ne pouvaient s'empêcher de songer à ces temps lointains où les premiers colons du Canada, penchés sur le poêle, allumaient leur pipe avec un tison.

* * *

Le lendemain, au petit jour, le père Beaulieu et ses deux fils s'en allèrent en voiture à leur terre d'en haut près de la rivière Beaugirard.

C'était sur une côte, bien au-dessus du niveau de la mer. Il fallait d'abord gravir une montée tortueuse, serpentant sur le flanc d'une colline très élevée, de laquelle on voyait les flots du large, et les petites îles qui émaillaient la nappe azurée comme des fleurs d'ombre. À mesure qu'on avançait dans ce chemin, le panorama se précisait, s'élargissait. Les prairies qui longeaient le fleuve et dans lesquelles on menait paître les vaches, apparaissaient bizarres, étranges, avec leur terre vaseuse et leurs jeunes herbes luisantes. Au fond, on distinguait les côtes effacées du Nord ainsi que l'embouchure du Saguenay, et les hautes crêtes de Tadoussac ; sur le bleu de la mer, se balançait parfois, gracieuse, immaculée, la blanche voile d'un pêcheur.

Mais ce n'était pas encore l'été ; une bise froide fouettait le visage des laboureurs. L'herbe commençait seulement à poindre et la terre n'avait pas perdu sa morne physionomie des mois de repos et de silence.

François Beaulieu plissa le front, repris d'un de ces accès de tristesse dont il était coutumier. Il était porté au découragement et voyait toujours les choses du mauvais côté. Son visage, marqué de longues rides, était sillonné en tout sens comme un champ labouré. Il avait toujours l'air fatigué et ses yeux avaient une expression de pessimisme qui ne changeait presque jamais.

La terre, encore dure, se livrait mal au soc de la charrue ; elle roulait en vagues cassées comme la mer aux jours de tempête.

— Si j'avais labouré cela à l'automne, dit-il, bien sûr que j'aurais mieux fait ! La récolte serait double ; ici, c'est le meilleur de ma terre.

Les jeunes gens ne dirent rien. Ils connaissaient ce penchant de leur père et ne faisaient pas attention à son air bourru. En face de la jeunesse que valent les plaintes ? La jeunesse croit toujours aux moissons éternelles.

Le champ s'ouvrit, les sillons s'alignèrent. Quand le cheval s'arrêtait, essoufflé, un *Avance !* ou un *Marche !* formidable lui faisait accélérer le pas. Des amas de feuilles mouillées, apportées des forêts voisines par le vent, se collaient aux pieds des laboureurs avec des mottes de terre ; mais le vent devenait moins violent, et vers midi un soleil de printemps apparut sur la plaine.

Et l'Angélus sonna. Ils s'assirent alors sur une roche pour manger. Lisée, le plus jeune, alla chercher, dans la charrette, les provisions que la mère avait enveloppées dans un linge de toile. C'était du gros lard bien cuit, des tartes sucrées et du pain. Mais il manquait le breuvage. Jean se chargea de remplir la cruche à la rivière Beaugirard.

* * *

Jean Beaulieu avait dix-huit ans. C'était un beau jeune homme, trapu, de corpulence un peu lourde ; mais ses yeux très doux souriaient toujours, encadrés d'un visage rose à l'expression enfantine. Sa voix était légère, ses gestes délicats, et sa conception des choses dénotait une âme exceptionnellement belle et noble comme on en rencontre parfois chez les paysans.

Il connaissait la rivière dans tous ses méandres. Il y avait chassé le canard avec des camarades ; sur ces bords escarpés, il tendait, l'hiver, des pièges aux lièvres. Sans savoir pourquoi et sans même avoir cherché à définir ce sentiment, il avait un attachement singulier pour cette petite rivière à laquelle ses souvenirs d'enfance étaient liés. Tout bambin, il y jetait des petites branches cassées qu'il se figurait être des bateaux, et dont il suivait la marche périlleuse dans l'écume qui tourbillonnait jusque sur les bords. Plus tard, il y poursuivit le canard sauvage à tête verte, et parfois même le petit aigle gris, surnommé « Mangeur de poules ». Puis, s'enhardissant, voulant connaître des points plus périlleux, il monta dans la vieille chaloupe qui se balançait au bout d'une corde, plus loin, près de la mer. Il fut bientôt, comme tous les fils d'habitants qui vivent près du fleuve, un marin en herbe, un coureur de grèves et un pilleur d'îles, capable de faire face aux gros vents avec la voile et l'aviron. Il éprouvait un grand plaisir, quand, les travaux de la terre finis, il se laissait aller dans son embarcation au gré du courant, sur l'eau claire dans laquelle les îles vertes allongeaient leurs mirages en arcs-en-ciel, où les alouettes au col d'argent passaient en jetant leur cri plaintif. Il rencontrait souvent au large les fils des fermiers voisins, allant comme lui à la chasse ou à la pêche. Ils revenaient alors ensemble, les chaloupes se suivant. Souvent, ils ne rentraient qu'à la nuit tombante et Jean chantait toujours la même chanson, traduction populaire d'une vieille romance anglaise, dont le refrain était :

Oui, oui, ma bien-aimée
Avec beaucoup d'amour,
Je t'attendrai toujours
Là-bas, à l'ombre du vieux pommier !...

Parfois, la lune paraissait entre les arbres, et faisait sur l'eau de la rivière des dessins argentés. Sans savoir pourquoi, Jean Beaulieu flânait souvent ces soirs-là, près de l'eau lumineuse sous les reflets de la lune. Et son cœur joyeux chantait comme la rivière harmonieuse. Il était à l'âge des pensées ardentes, des rêves indéfinis, des bras ouverts dans l'ombre de la nuit, à l'âge où l'âme, heureuse et torturée, se sent prise du divin mal d'aimer. Et ses pensées s'en allaient vers une fille brune aux grands yeux noirs : Marie Dumont, la fille de leur voisin, Gros-Jean Dumont.

* * *

Du plus loin qu'il pouvait se souvenir, cette Marie Dumont était dans sa mémoire. Pendant des années ils s'en allèrent à l'école ensemble, puis ils se rendirent au Catéchisme pour faire leur première Communion.

Le matin du grand jour, comme il l'avait trouvée belle dans sa robe blanche, avec ses mains jointes et ses yeux baissés ! À l'église cette vision troublait ses prières ; il regardait toujours de son côté. Parfois il avait honte d'être ainsi distrait, il se redressait et fermait les yeux pour se recueillir mais un pouvoir magique lui faisait relever la tête. Il regardait toujours le groupe des filles, pour voir parmi ses compagnes, Marie Dumont en robe blanche. Elle n'était pas indifférente non plus, et le regardait souvent avec un sourire.

À mesure qu'il y songeait, il se sentait envahi par une foule de souvenirs. Il se rappelait qu'en s'en allant en classe il cueillait pour elle dans le foin qui borde la route, les premières fraises mûres et les premières framboises. Avec quel plaisir elle les dévorait et avec quelle joie il les lui donnait ! Mais ce qu'elle préférait c'était la mûre tendre et juteuse qui se cache dans la fraîcheur de l'herbe, sur le rebord des fossés. Il en cherchait parfois très longtemps, si bien qu'il s'enfonçait dans le ravin et qu'on ne le voyait plus. Tout à coup, émergeant des buissons, il accourait en criant : « Me v'là riche ! » Il s'approchait d'elle, elle ouvrait la bouche, et les fruits savoureux étaient engloutis, laissant sur les doigts du garçon des marques rouges comme du sang frais.

Mais l'idylle était entrecoupée d'impressions tragiques. Tous les enfants connaissaient la « maison condamnée ». Comme elle était encore vivante dans la mémoire de Jean ! Elle se trouvait sur le chemin de l'école, à la troisième terre en haut de chez Gros-Jean Dumont. Abandonnée déjà depuis plusieurs années par une famille qui partit pour les États, c'était une vieille maison, triste, enfouie dans un silence de mort. Grise et sombre, courbée, chancelante, avec des planches inégales clouées en travers des fenêtres, elle était sinistre et troublait l'imagination des enfants. Son petit jardin, carré et touffu, fleurissait encore tous les printemps. Les saules se couvraient de longues feuilles vertes, les roses débordaient par-dessus la clôture, et les cerisiers, pour rejoindre les rayons du soleil, se dressaient hardiment dans un épais fouillis d'herbes sauvages.

De sombres histoires se rattachaient aux annales de cette maison. Des passants prétendaient avoir vu un fantôme blanc, dans le jardin, durant les nuits noires. D'autres affirmaient qu'une lumière tremblotait dans une fenêtre, tous les soirs, à la même heure. Et ces légendes faisaient peur aux enfants, surtout aux petites filles. Elles prenaient toutes un air apeuré et couraient en passant devant la « maison condamnée ». Seuls les plus grands garçons s'enhardissaient jusqu'à regarder par les fenêtres. Ils avaient parfois l'audace de pénétrer dans le jardin. Comme rien de suspect ne se présentait, quelques-uns finirent par s'y rendre chaque jour pour cueillir les cerises qui étaient mûres. La cueillette était toujours longue et difficile. Ils arrivaient trop tard en classe et se voyaient mis en pénitence. Mais aucune des petites filles ne voulut jamais se rendre près des murs de la « maison condamnée ». Et parmi elles c'était Marie Dumont qui manifestait les plus grandes appréhensions. Elle tremblait de tous ses membres quand son frère Joseph, laid et taquin, s'ingéniant à lui faire peur, criait, tout à coup, en s'approchant de la « maison condamnée » : « Un fantôme les p'tites filles, un fantôme ! » Paralysée à demi par l'épouvante, la fillette restait clouée sur place, les jambes engourdies.

Alors, Jean, se séparant de ses camarades, venait à son secours. Il la prenait par la main, l'encourageait, l'entraînait doucement et finissait par la rassurer.

— Regarde, regarde, disait-il, tu vois bien, y a pas un chat ! Elle franchissait toujours avec lui le bout de chemin dangereux, mais il ne réussit pas à la convaincre de l'inexistence du fantôme. Elle fermait les yeux, craignant toujours de voir apparaître l'ombre fatale, du côté de la « maison abandonnée ».

La peur de la fillette faisait naître dans le cœur du garçonnet une grande pitié, et déjà une amitié tendre s'établissait entre eux, Elle, si frêle cherchait instinctivement en lui la protection que toute femme demande un jour à celui qu'elle aime. Lui, fier du secours qu'elle lui demandait, éprouvait une joie profonde à la protéger, à tenir dans sa main robuste la petite main tiède et tremblante qu'elle lui abandonnait avec une entière confiance.

Mais, en grandissant, Marie sentit s'évanouir peu à peu la crainte du fantôme, et le jour vint bien vite où Jean ne tint plus la main de la jeune fille au passage de la « maison condamnée. »

* * *

Un oncle de Marie, chanoine du diocèse de Québec, ancien curé de Cacouna, offrit de la mettre au couvent de cette paroisse, tenu par les Sœurs Grises.

Son père la conduisit lui-même en voiture, sa valise attachée avec soin en arrière du « quatre-roues ».

Le premier soir, se trouvant tout à fait dépaysée, se voyant seule parmi toutes ces personnes étrangères, elle eut une folle envie de pleurer. Mais les religieuses étaient bonnes et dévouées, quoique sévères sur les points du règlement. Elle s'intéressa bientôt à sa nouvelle vie ; elle se fit chez les pensionnaires des amies avec lesquelles elle passait toutes ses récréations. Et la vie fut ainsi toute changée pour elle.

Mais le cœur lui battit de joie quand elle revint du couvent à la fin de juin. Jean était impatient de la revoir au plus tôt. Quand il passait, ils se parlaient près de la clôture, gauchement, avec gêne, lui devenu timide devant l'instruction de cette demoiselle, elle, regrettant presque d'être maintenant différente de lui, mais au fond très fière de voir que l'amitié du jeune homme n'avait pas changé.

La femme de Gros-Jean Dumont n'aimait plus voir sa fille en compagnie de Jean Beaulieu. À présent qu'elle était instruite, disait la mère, Marie ne devait aimer qu'un homme instruit. Le jeune Beaulieu, qui avait abandonné l'école bien jeune, ne pouvait pas être un prétendant acceptable. De plus, la fermière arrogante détestait la mère de Jean, et leur rancœur ne faisait que s'accroître. Histoire de bavardage grossi de bouche en bouche.

Mais le jeune homme faisait naître souvent l'occasion de la revoir. Presque tous les soirs il allait, avec son frère Lisée, rejoindre les jeunes Dumont, pour jouer à la balle dans le champ, ou pour jaser tout à son aise. Cela lui permettait de voir Marie. Elle sortait de la maison, en coup de vent et venait guetter la balle pour ne pas la laisser rouler trop loin. Jean, que ce jeu bruyant stimulait, devenait rouge, et ses yeux brillaient de plaisir. Son teint déjà éclatant prenait des couleurs encore plus vives ; son visage frais et joyeux avait une frappante expression de jeunesse.

Quand ils étaient las de la balle, les garçons commençaient à jouer au couteau. Ils s'asseyaient sur l'herbe et lançaient, chacun à leur tour, la pointe de leur canif sur le sol. Ils étaient tous adroits à cette sorte d'escrime, mais c'était Jean qui y montrait le plus de virtuosité. Il pressait avec force la lame entre ses doigts, et d'un coup sec faisait tourner le canif sur lui-même. Il avait une manière à lui de le faire tomber droit sur l'herbe, bien planté dans la terre. Son canif atteignait le même point et ne déviait presque jamais.

Marie se réjouissait des victoires de son ami et manifestait son admiration par un sourire significatif.

Quand il commençait à faire « brun », ils allaient s'asseoir sur le bord du perron et jasaient.

Les dernières voitures passaient ; les troupeaux revenaient des champs ; et dans le lointain, les montagnes sans forme se perdaient dans la brume du soir ; mais le groupe amical était encore là. La tombée de la nuit n'était pas pour disperser cette jeunesse.

— Me vois-tu ? demandait Jean à Marie. Moi je te vois plus.

— Je te vois encore le blanc des yeux ! répondait la jeune fille.

Et la franche gaieté de l'innocence accompagnait leurs espiègleries.

Mais souvent, même avant que l'ombre du soir descendît sur la campagne, avant que les plaines fussent devenues désertes, la femme de Gros-Jean venait interrompre l'agréable tête-à-tête.

Quand elle reconnaissait Jean Beaulieu à côté de Marie elle s'avançait brusquement sur le seuil de la porte et disait d'une voix perçante qui était sans réplique :

— Rentrez mes enfants, vous voyez bien qu'il fait froid. Vous tremblez comme des feuilles !

* * *

Durant trois années de suite, chaque automne, Marie Dumont repartit pour le couvent. Elle voulait avoir son diplôme pour faire la classe et gagner ensuite un peu d'argent. Durant les dernières vacances, Jeanne put la voir bien souvent. Elle fut chaque fois absente pendant des semaines, en promenade chez des tantes et des cousines qui l'invitaient avec empressement. Son père allait la conduire en voiture le dimanche après les vêpres, et il revenait la chercher le soir, quand les chemins n'avaient pas été ravinés par le mauvais temps.

Et les deux mois de vacances passaient très vite. Le blé poussait et mûrissait, les récoltes se faisaient avec le va et vient ordinaire, les herbes des champs se desséchaient et les feuilles commençaient bien vite à tomber. C'était presque sans transition l'approche de l'automne avec ses vents froids et ses nuits glacées. Bien enveloppée dans son épais manteau de drap brun, un foulard de laine autour du cou, Marie s'en retournait en voiture avec son père après avoir embrassé toute la maisonnée et promis d'écrire souvent.

Quand elle apercevait le clocher du couvent qui se détachait sur le bleu de la mer et s'élevait d'un bosquet d'arbres touffus, elle éprouvait une certaine joie. Elle était attachée à plusieurs de ses maîtresses. Elle aimait aussi d'une solide amitié un grand nombre de ses compagnes. Il lui était agréable de vivre dans cette maison, si propre, si paisible, où les joies étaient aussi profondes que les sacrifices étaient grands. Elle aimait les jours de parloir, les heures de récréation, les promenades, et au printemps, le jardin à l'herbe si verte, vrai tapis caressant pour l'œil comme un velours moiré.

* * *

Le couvent de Cacouna, un des plus anciens du bas de Québec, existait depuis nombre d'années. Il n'avait été d'abord qu'une simple maison, guère plus importante qu'une maison d'école. Puis, avec les années l'œuvre s'était développée. On avait fait construire une aile, puis on avait embelli le côté de la chapelle et du parloir. Enfin, le modeste couvent était devenu une demeure imposante, sinon magnifique. Un long parterre s'étendait en avant du portique, et dans ce parterre on pouvait apercevoir de loin une blanche statue de la Vierge, autour de laquelle les pieuses sœurs semaient chaque printemps de la mignonnette et des pois de senteur.

Des saules au large tronc, au feuillage pendant projetaient leur ombre dans la cour. Du toit émergeait un clocher gris argent. Un troupeau de paisibles vaches paissait dans le clos voisin. Des poules s'échappant parfois du poulailler venaient picorer l'herbe de la cour, aux pieds des élèves, que ce voisinage rustique amusait.

Une des sept religieuses de la maison était aimée de toutes les élèves. C'était Sœur Marie des Anges. Petite, gracieuse, souriante et douce, elle ressemblait à une belle enfant costumée en religieuse. Ses yeux d'un bleu très pur, brillant dans ce visage juvénile, donnaient tout de suite l'impression d'une bonté sans égale, d'une douceur qui ne se dément jamais. Elle était jeune et gaie. Elle riait à propos d'un rien, et son rire était de cristal, comme la source qui coule sous les feuilles. La voir une fois c'était l'aimer. Incapable de donner un ordre, elle se faisait obéir sans paroles,

comme par enchantement. Sa bonté exerçait un véritable charme sur toutes les jeunes filles.

Marie ne se lassait pas de la regarder ; elle aurait pu se jeter dans le feu pour elle.

Sœur Marie des Anges avait pour mission de surveiller le pensionnat et l'infirmerie. Comme elles étaient heureuses celles qui s'éveillaient le matin avec la grippe ! Leur mal leur semblait une faveur à l'idée de passer plusieurs jours dans un beau petit lit blanc comme neige, avec à leurs côtés Sœur Marie des Anges prodiguant ses tisanes et son adorable sourire.

Un jour Marie Dumont se leva avec une grosse fièvre. Sœur Marie des Anges déclara qu'il lui fallait se mettre au lit. Marie annonça bruyamment à ses compagnes :

— Je suis malade, je m'en vas à l'infirmerie !

— Chanceuse ! répondirent-elles en chœur.

Elle y passa huit jours, sans savoir qu'elle était vraiment malade. Elle s'attacha de plus en plus à Sœur Marie des Anges qui, après chaque repas du midi, lui apportait son propre dessert dissimulé dans les poches de son grand tablier. Tantôt c'était un fruit, tantôt des sucreries. Le dimanche elle apporta des bonbons aux couleurs variées d'où se dégageait une senteur de cannelle et de menthe.

— Tenez, ma fille, c'est pour vous !

Elle jeta les friandises sur les draps. La malade, émue, rougit de confusion et de plaisir. Comme elle aurait voulu lui dire son affection et l'affection de toutes ses compagnes ! Mais elle était timide et resta incapable d'exprimer l'admiration que la douce religieuse inspirait à toutes ces jeunes âmes.

Chaque matin, elle entrait à l'infirmerie en même temps que le soleil, dont les rayons dorés filtraient en lisières entre les frais rideaux de mousseline. S'approchant de chaque lit elle murmurait : « Ça va bien, mon enfant ? » Après avoir apporté les déjeuners et donné les remèdes prescrits à ses clientes, elle passait une grosse serpillière sur le plancher, puis elle époussetait les meubles. Les lits, les chaises, les murs, tout était blanc, d'une blancheur immaculée. Tout, comme l'âme de la religieuse respirait la propreté, la pureté. Mère Marie des Anges ne s'arrêtait presque jamais ; elle allait, venait, rangeait tout, plaçait et embellissait chaque chose avec la magie d'une fée. Cette pièce, si claire et si paisible, enchantée du sourire de cette angélique sœur, paraissait être aux yeux de Marie un coin privilégié du ciel, habité la nuit par les esprits purs.

* * *

Les malades de l'infirmerie étaient visitées parfois par leurs compagnes à l'heure des récréations, avec la permission de la supérieure.

Marie eut ainsi, pendant son heureuse réclusion, la visite d'Hélène Desbiens, une « finissante » au nez pointu, à l'œil vif et noir, au regard scrutateur. Elle avait bon cœur et mauvaise tête, parlant n'importe où, n'importe quand, donnant tout et ne se réservant rien, mais toujours insoumise et répliquant à tout ce qu'on lui disait. Elle était spirituelle et ses réparties étaient parfois si amusantes que les sœurs se détournaient furtivement pour rire dans leurs manches.

Fille unique d'un riche marchand de la paroisse voisine, gâtée par ses parents qui l'aimaient avec aveuglement, elle avait une nature maladive, violente, qui faisait d'elle la révoltée du couvent, la brebis égarée du troupeau. Douée d'un esprit scrutateur, passionnée de connaissances nouvelles, elle allait, le nez en l'air, cherchant toujours un nouveau motif d'exercer son don d'observation et de mettre à profit les multiples souvenirs de ses lectures. Ce désir de tout connaître, de tout expliquer, inquiétait ses maîtresses mais les craintes qu'elle donnait étaient atténuées par la gaieté qu'elle faisait naître partout autour d'elle.

Marie, assise dans son petit lit blanc, lui raconta les bontés les délicatesses de Mère Marie des Anges, lui expliquant qu'elle se privait de son dessert pour le lui donner, et qu'elle venait même chaque soir, à l'heure du coucher, l'envelopper avec soin dans les couvertures. Là-dessus, Hélène Desbiens, fouillant dans sa mémoire, observa :

— C'est bien vrai ; j'ai lu cela quelque part : « On ne saura jamais tout ce qu'il y a de tendresse dans le cœur d'une religieuse ! » Oh ! une bonne religieuse, que c'est admirable ! Mais, en tout cas, moi, je me marie !...

Mère Marie des Anges entendit la dernière exclamation. Elle dit à son tour :

— C'est cela, ma fille, mariez-vous : c'est votre vocation !...

Et les notes de son rire, frais et clair, montèrent, se prolongèrent comme l'air d'une vieille romance.

* * *

Mère Angélique, la supérieure, ainsi que M. le curé, qui venait de temps en temps voir les pensionnaires, leur parlaient souvent de la vocation religieuse.

— C'est la chose la plus sérieuse de votre vie, disaient-ils. Combien de jeunes filles, écoutant les mauvais appels du monde, faussent leur vocation et ne sont ensuite que des épaves ! Dieu vous appelle presque toutes à son saint Service ; si vous n'entendez pas sa voix c'est que vous méprisez sa grâce ou que votre âme n'est pas encore préparée. Priez, mes enfants ; entendez le divin appel. C'est le désir de Dieu, pour le plus grand nombre d'entre vous, que vous preniez place dans la légion de ses servantes, dans la pure lignée de ses Vierges. Combien cette vie est douce et suave ! Comme elle est au-dessus des vaines inquiétudes du monde et loin des laideurs du siècle corrupteur. Réfléchissez, mes enfants, descendez au fond de vos cœurs, et voyez si vous n'êtes pas appelées à vous élever au-dessus des choses de la terre, au-delà des rêves terrestres et des tourments matériels. Entendez, mes enfants, entendez la voix de Dieu !...

Ces paroles faisaient toujours une profonde impression sur les jeunes filles.

Marie Dumont, à plusieurs reprises, affirma qu'elle resterait au couvent. Elle se sentait parfois une âme de religieuse... Quand, dans la claire chapelle, le matin, pendant la messe, avant la Sainte Communion, la voix si pure de Mère Marie des Anges chantait le cantique d'amour divin :

Mon bien-aimé ne paraît pas encore ;
Trop longue nuit dureras-tu toujours ?...

il lui semblait éprouver déjà un peu des joies célestes que Jésus accorde à ses servantes dans le grand silence des cloîtres. Elle fermait les yeux, joignait les mains avec extase, dans une ardente et profonde prière, et son âme devenait rayonnante comme une très pure aurore.

Le soir, après la prière en commun, il lui arrivait souvent de s'attarder à son banc, dans une douce méditation. Les invisibles puretés de cette maison, les forces mystérieuses, la vieille et vibrante foi de sa race, la secrète magie de la blanche atmosphère dans laquelle elle vivait, toutes ces puissances insoupçonnées faisaient naître en son âme des rêves immatériels. Elle croyait qu'elle serait heureuse dans cette maison, pour toute sa vie, sans crainte, sans inquiétude, confiante en la bonté du Seigneur qu'il est si doux de servir. Elle demanderait qu'on la mette avec Mère Saint-Alexis, pour le soin de l'autel et la confection des fleurs de cire. C'est elle qui allumerait les lampions, pour les saluts et les messes solennelles. C'est elle qui disposerait les gros bouquets aux feuilles d'argent, elle qui broderait les fleurs d'or sur les voiles du Tabernacle. Et c'est elle qui, comme l'ange gardien du Saint-Lieu, s'agenouillerait la dernière, tous les soirs, dans une muette contemplation, élevant de plus en plus son âme très pure dans l'infini silence de la chapelle où dure la prenante odeur de l'encens et des cierges éteints.

Et sa pensée devenue mystique, flottait ainsi parfois, le soir, dans la chapelle du couvent. À la fin de l'année surtout, quand chacune rêvait d'avenir et que les élèves en parlaient entre elles, elle se disait appelée à faire une religieuse. Mais quand elle était revenue chez son père et qu'elle avait revu Jean Beaulieu, elle ne pensait plus jamais à la chapelle du couvent ni aux paroles de Mère Angélique sur la vocation.

* * *

Marie sortit du Pensionnat après avoir obtenu son diplôme d'enseignement. Elle avait un air candide et des manières réservées. La sévérité du couvent avait imprégné sur son visage quelques traits de ressemblance avec la physionomie modeste des religieuses. Dès qu'elle eut mis les pieds dans la maison de son père et que ses frères et ses sœurs lui parlant tour à tour des voisins et des voisines ainsi que des derniers événements, eurent prononcé devant elle le nom de leur ami Jean, le secret désir de le revoir s'empara tout de suite de son cœur. Il était pour elle le compagnon d'enfance dont on se souvient, l'ami de tous les jours qu'on a hâte de retrouver après l'absence. Et la rencontre ne tarda pas, car ce fut le lendemain qu'elle le revit sur les bords de la rivière Beaugirard.

Elle portait une cruche vide qui se balançait à son bras.

— Tu viens qu'ri de l'eau ? lui demanda Jean.

— Oui ; c'est le père qui a soif.

— Depuis quand es-tu arrivée ?

— D'hier. Aujourd'hui le père venait semer sur la côte. J'ai dit : j'y vais, il y a trop longtemps que j'ai pas vu cela !

Ils se regardèrent quelques instants, sous l'emprise d'une joie secrète. Puis il reprit :

— T'as grandi, t'as l'air bien ! C'était l'expression de son admiration.

Elle était ravissante, en effet, avec son teint de lys et de roses, ses yeux vifs et intelligents, ses lèvres au fin sourire, encadrant deux rangées de dents blanches comme des perles d'ivoire.

Il lui sembla qu'elle était, elle aussi, contente de le voir. Puis à la réflexion, il se dit que c'était peut-être pour lui qu'elle avait voulu venir jusque-là malgré le froid et le vent. Heureux, il l'accompagna quelques pas avec sa cruche pleine d'eau, et lui dit soudain, d'une voix un peu hésitante :

— On s'en ira ensemble à soir ?

— Oui, comme tu voudras.

Elle revint près de son père. C'était un homme doux, sans malice. Il avait, un visage rond, peu expressif, mais bon. Il sema tout l'après-midi de l'orge dans son champ. Le grain était dans un grand sac qu'il tenait bien solidement sur lui de sa main gauche, et de sa main droite il prenait de grosses poignées qu'il lançait au loin. Il marcha longtemps ainsi d'un pas lent et rythmé. Quand le sac était vide, il allait le remplir dans le sac plus grand appuyé sur la clôture. Marie lui aidait à le tenir pour que le grain ne fût pas perdu.

Le vent devenait de plus en plus froid et la brunante commençait à descendre.

Gros-Jean se battit les mains pour les réchauffer, puis il bourra sa pipe et l'alluma.

La brunante s'étendait toujours. Dans le champ voisin, les voix s'étaient tues, et bientôt les deux jeunes gens se retrouvèrent marchant côte à côte derrière les voitures.

Les hommes, debout dans leurs véhicules, parlaient entre eux, pendant que les chevaux allaient au pas.

— C'est dur le métier d'habitant !

François Beaulieu redressa sa grande taille.

— T'as pas à te plaindre, toi, Gros-Jean ! T'as pris une terre toute faite : si t'avais pris comme moi une terre en bois debout pleine de roches... On travaillait dans l'abatis toute la journée, on dînait sur une souche, on rentrait à la nuit tombante avec du charbon jusque dans le blanc des yeux. On semait, ça venait pas ; quand ça venait, ça gelait. Cela c'est de la misère. Mais quand on a pris le dessus, on est bien content d'avoir une terre. Moi, il y a rien que je trouve plus beau qu'une belle terre, nette comme la main, avec une maison dessus. Mon défunt père disait « qu'un habitant est un roi » ; je trouve qu'il avait raison.

— Non. J'aimais mieux le temps que j'étais aux États. C'est vrai qu'on avait chaud des fois, mais le soir on avait de la *belle argent* dans ses poches et on se promenait. Un habitant peut jamais se tenir propre ; il est toujours à la tâche.

— Oublie pas qu'un habitant a toujours sa vie assurée. En temps de maladie ça pousse pareil et le soleil est là. Mais le journalier qui est malade perd tout son salaire et la plupart du temps, il a rien devant lui. L'année que j'ai eu ma grosse pleurésie, tout a marché comme de coutume. La femme a engraissé les porcs, les garçons ont fait les travaux ; on n'était pas plus pauvre qu'avant. Un habitant est toujours sûr de son pain. Moi je te dis qu'un habitant est un roi.

Gros-Jean ne répondit pas ; il ne semblait pas convaincu.

Les chevaux s'étaient arrêtés devant la grange au-dessus de laquelle le soleil pâle achevait de disparaître. Le vent s'était un peu adouci, et quelques belles étoiles apparaissaient. C'était le moment de rentrer chez soi.

Jean et Marie avaient marché presque sans rien dire. Qu'avaient-ils besoin de paroles ? Ils étaient subjugués par la douceur de ce revoir si charmant. La nature était sombre, mais un printemps mystérieux chantait dans leur âme. Ils se quittèrent sur un « bonsoir » ardent indiquant l'espoir de lendemains semblables.

Le jeune homme sentait en lui une impression d'aube qui se lève. Tout ce qu'il avait vu de plus beau jusqu'aujourd'hui n'égalait pas cette joie. Ses promenades en chaloupe par les soirs de lune, ses chasses matinales dans les champs fleuris sous un soleil lumineux, le charme des moissons, l'orgueil des récoltes, rien ne pouvait être comparé à cela. Les étoiles que, par les soirs de printemps joyeux, il avait tant regardées sans en connaître les noms, les étoiles elles- mêmes ne lui semblaient plus aussi belles, car pour lui la plus belle de toutes les étoiles luisait dans les yeux de Marie Dumont...

* * *

Le lent travail du printemps se fit, jour par jour, aidé de ces vents incessants qui soufflent toujours sur les bords du Saint-Laurent. Le fleuve se débarrassa des dernières glaces que le courant retenait dans les « anses ». Les îles et les côtes reverdirent, les forêts reprirent leur parure et sur le grand espace bleu de la mer, les habitants purent voir passer de nouveau les joyeuses goélettes qui comme de lointains papillons s'en allaient à tire d'ailes vers les ports de la Gaspésie et de la rive Nord. Partout la vie s'épandait et semblait prendre son élan pour tout envahir. Et ensuite vinrent les jours d'été, aux soirées tièdes, aux clairs de lune silencieux dans la verdure des branches. Ce fut la poussée des rêves d'amour dans l'odorante chaleur des nuits.

Les jours, les semaines passèrent, Jean et Marie ne se voyaient qu'un peu chaque jour, se parlant sur la route ou près du seuil de leurs maisons, mais ces courtes entrevues suffisaient à remplir leur pensée et à peupler leurs souvenirs.

Donc, après le mois de mai, le mois de juin arriva, apportant des bouffées de vent tiède et la fraîche senteur des bourgeons mûrs. Les branches plièrent sous leurs feuilles ; les oiseaux chantèrent dans l'épaisseur des buissons, et mille plantes commencèrent à surgir dans la plaine. Le vent du sud persistant, la sécheresse se fit menaçante pour les champs. Les prévisions allaient leur train. Les uns parlaient d'une grosse moisson, les autres de récolte manquée. Mais la nature victorieuse fait son œuvre en silence, sans songer aux craintes des hommes. Il est dans les mœurs des paysans de tout craindre car les temps sont incertains, mais la terre, éternelle prévoyante, n'oublie pas son rôle nourricier. Et la vie sort de ses flancs comme la lumière sort des nues.

Durant le mois de mai, mois de la Vierge céleste, et durant le mois de juin appelé mois du Sacré-Cœur, la prière quotidienne qui se faisait en public à l'église, donna aux deux jeunes gens la joie de se voir plus souvent. Ils revenaient ensemble après la cérémonie religieuse.

Jean, sortant le premier avec les hommes attendait sur le perron la sortie des belles chanteuses. Alors, il marchait à pas lents et Marie le rejoignait. Ils cheminaient un peu éloignés l'un de l'autre, à cause des curieux, et parlaient de choses banales, de choses vagues comme des étrangers. Mais la joie brillait sur leur visage, et sans parole particulière, sans démonstration, sans autre expression que celle du regard, ils comprenaient l'un et l'autre les liens délicieux qui les unissaient. Ils ressentaient en secret la douceur de cet amour qui grandissait de jour en jour, qui devenait puissant comme la tige de blé, prélude de la glorieuse moisson.

Il ne faisait pas noir lors du retour de l'église, mais il y eut quelquefois de ces jours brumeux où le soir vient plus rapidement que d'habitude. Alors, par cet instinct qu'ont les amoureux, ils se rapprochaient l'un de l'autre, les épaules se frôlant. Ces soirs-là, ils s'en allaient avec une lenteur mesurée, pour faire durer les douces minutes. Et ces soirs obscurs étaient un paradis lumineux n'existant que pour eux seuls.

Une fois, pourtant, durant le mois du Sacré-Cœur, Marie eut la hantise de la vocation religieuse. Tout près de l'autel, en face de ces multiples lampions et des cierges dont la lueur multicolore éclairait la forme des statues, elle eut l'ardent souvenir de la petite chapelle du couvent. Elle revit la blanche maison où s'en vont, sans bruit, les pures servantes du Seigneur, souriantes, l'âme claire comme les lumières de l'église... Elle revit sa place dans la chapelle, à côté de ses compagnes.

Les cierges brûlaient et fumaient. La flamme des lampions vacillait en jetant une lueur rouge. La blancheur pacifique, la douceur, le calme du couvent lui revenaient et l'enveloppaient. Elle eut alors, pour un instant, un grand désir de retrouver cette paix, cette silencieuse paix troublée seulement par de légers murmures qui sont comme des bruits d'ailes dans l'air.

Mais cette pieuse vision fut de courte durée.

Jean devait l'attendre derrière elle, près de la grande porte. Tout le temps du Salut il n'avait pensé qu'à cette seule chose : l'attendre, s'en aller avec elle. La pensée de l'affection sans bornes que le jeune homme avait pour elle inondait la jeune fille d'une joie étrange, d'une impression indéfinissable.

Dans le chemin, au sortir de l'église, ils se retrouvèrent encore côte à côte. Ils marchaient lentement, souriants, heureux de l'aubaine qui leur était donnée. Et il leur semblait que tout chantait avec eux, que l'herbe grandissante, que la bise parfumée, que l'oiseau murmurant ses airs tendres dans la langueur des soirs d'été, que tous ces êtres chantaient avec eux leur bonheur d'aimer...

* * *

Une circonstance imprévue leur donna l'occasion de s'aimer de plus près.

Un matin, vers dix heures, Joseph Gendron du quatrième « rang », beau-père de Gros-Jean, arriva en voiture et s'assit, l'air consterné.

Il dit tout de suite à sa fille, d'une voix inquiète :

— Pourrais-tu venir avec moi ? Ta mère est bien malade. Son rhumatisme lui a tombé dans l'estomac ; elle peut presque pas souffler. Elle te fait demander pour la soigner, vu que t'as une grande fille pour garder la maison.

— Oui, bien sûr que j'y vas !

Elle courut chercher son manteau, son chapeau et toute essoufflée, elle partit, donnant ses ordres à Marie pour la tenue de la maison.

— Oublie pas de soigner mes poules et mes petits poulets, ceux de la dernière couvée ! Pour l'ordinaire fais-toi aider par ton père ; s'il peut se le rappeler, il était bon cuisinier « dans son temps ».

Elle recommanda aux plus jeunes d'être bien obéissants et promit, pour récompenser leur sagesse, d'emporter des bonbons qu'elle achèterait au retour dans les magasins du village.

La malade fut plusieurs jours entre la vie et la mort. Tout le temps que dura sa maladie elle ne voulut pas d'autres soins que ceux de sa fille, et la garde-malade improvisée dut y séjourner deux semaines.

Gros-Jean, ancien chef de cuisine dans les chantiers des États, aida Marie dans la préparation des repas, mais il restait à la jeune fille assez d'ouvrage pour s'occuper toute la journée. Son inexpérience la rendait gauche et souvent maladroite. Près du poêle où le bois enflammé pétillait, elle était nerveuse ; ses joues roses luisaient comme des pommes. Mais elle acquit bien vite l'habitude qui lui manquait et Gros-Jean ne semblait pas beaucoup s'apercevoir que sa femme n'était pas là.

Le matin, Marie, aussitôt levée, allait jeter leur ration aux poules dont l'appétit devenait de plus en plus exigeant. Ensuite les poulets du printemps, mis à part avec leur mère, recevaient leur pâtée de lait et de pain. Elle soignait aussi les jeunes gorets et Gros-Jean s'occupait des porcs à l'engrais, ainsi que des autres animaux soit aux champs soit à l'étable.

Le soir, elle se hâtait de finir sa besogne. Elle préparait le lit des enfants pour la nuit et plaçait la vaisselle du souper dans l'armoire. Puis, reprise d'une douce obsession, elle allait s'asseoir sur le vieux banc où Jean l'attendait.

Ce vieux banc rappelait tout un passé : il se trouvait entre deux saules, vieux survivants d'une luxuriante végétation.

Autrefois, en effet, la maison des Dumont s'ouvrait sur un jardin magnifique, débordant de géraniums, de rosiers et d'épaisses touffes de cerisiers sauvages. Une haute clôture de petites planches blanchies à la chaux entourait alors le coin verdoyant. Mais les arbustes s'étaient étiolés l'un après l'autre ; les fleurs, la clôture avaient disparu. Il ne restait plus qu'un petit lilas aux feuilles éparses et les deux énormes saules dont les branches pendantes touchaient presque le sol.

Le vieux banc, lui, résistait encore, le banc de bois sur lequel les couples anciens s'étaient assis, s'étaient aimés par des soirs semblables...

À la nuit tombante, pendant deux semaines, Jean et Marie se retrouvèrent sur le vieux banc.

Oh ! l'attrait des vieux bancs, le soir, au fond des jardins !...

Qui dira le charme de votre solitude, vieux bancs de bois appuyés au tronc des arbres, vieux bancs décrépits que les amoureux recherchent à la fin du jour !

Quand les tièdes nuits d'été ramènent les rêves de tendresse, les soupirs d'amour, les élans du cœur, quand la lune envahit les jardins de sa lumière mystérieuse, de ses ombres grandissantes, de sa douceur langoureuse, quand l'air du ciel, l'oiseau des nids, l'odeur des roses, la brise du soir, quand tout chante la joie d'aimer, oh ! qui dira le charme de votre solitude, vieux bancs de bois appuyés au tronc des arbres !

Et tous les soirs, pendant deux semaines, le même désir les ramena au vieux banc, dans le silence, sous les branches lourdes où tombait peu à peu l'ombre de la nuit.

Ils se disaient peu de choses : des riens, des questions, des réponses banales, sans pensées profondes, sans recherche d'esprit, mais des phrases à travers lesquelles ils entendaient battre leur cœur et vivre leur tranquille amour... Ils passaient des heures à briser ensemble des brins d'herbe, à déchirer des feuilles, à se disputer une fleur. Ils étaient de longs moments sans parler, vivant de leur tendresse comme la rose vit du soleil, comme l'oiseau vit de l'espace et de l'immensité. Ils n'aspiraient pas à des joies plus grandes. Nul trouble, nulle fièvre ne les tourmentait : aux yeux de Jean, l'avenir promettait les joies durables destinées à ceux que la vie a unis, et ces joies il les espérait, il y croyait sans chercher à en prévenir le moment. Il avait confiance dans les doux lendemains. Il jouissait de la présence bien-aimée, lentement, paisiblement, comme la terre s'enivre de la rosée que le ciel répand sur elle.

Quand, partout, on entendait fermer les portes et que déjà il faisait noir autour d'eux, il ne cherchait pas non plus à prolonger ce tête-à-tête. Une dernière fois il la regardait, lui souriait, frôlait de sa main rude la main blanche de la jeune fille, et il s'en allait, fou de joie, ivre de la vie et du bonheur qu'elle donne à ceux dont l'âme vibre, respire, vit pour une autre âme...

Dès que sa mère fut hors de danger, la femme de Gros-Jean revint chez elle et reprit sa besogne ordinaire. Jean ne revint plus rencontrer Marie sur le vieux banc du jardin. Mais il ne cessait de penser à elle.

Elle était ce qu'il avait de plus cher au monde, et jamais, lui semblait-il, il ne pourrait épuiser le trésor de cette affection. Il croyait que près d'elle il lui serait possible de vivre uniquement des parfums de l'air et du vent qui passe. Comme le papillon qui, dans toute la nature, ne paraît voir que les roses il ne voyait dans l'univers qu'un seul être et c'était Marie.

Quand il se laissait aller à des rêves d'avenir, il se disait que, quand elle lui appartiendrait, il serait l'homme le plus riche de la terre. Pour le moment il n'était pas en état de se marier car il avait toujours travaillé pour son père et le père ne l'avait pas payé. Mais, si elle voulait l'attendre, si elle l'aimait assez pour lui faire crédit de quelques années, il s'arrangerait pour s'amasser du bien. Il demanderait au père de lui donner une pièce de terre qu'il cultiverait de son mieux. L'hiver, il s'engagerait comme bûcheron, et quand il aurait assez d'argent, il se bâtirait sur sa propriété une petite maison bien chaude, bien propre, avec un perron en avant et des arbres tout autour. Puis il se marierait avec Marie... Rien que d'y penser le rendait fou. Cela lui paraissait comme un paradis qui bientôt s'ouvrirait sous ses pas...

* * *

Les Beaulieu eurent dans l'été la visite d'une nièce des États.

Elle se nommait Rose-Alma Labrie. Son père, frère de la mère Beaulieu, avait, peu après son mariage, vendu sa terre sous prétexte qu'il n'y pouvait vivre. Traversant les lignes, il était allé grossir le nombre des Canadiens employés dans les usines américaines. D'abord, il l'avait regretté, car les salaires n'étaient pas ce qu'il espérait et les travaux étaient irréguliers. Puis sa femme fut malade durant plusieurs années, du mal du pays. Ils commencèrent à se décourager et furent plusieurs fois sur le point de revenir au Canada.

Mais la chance vint à eux tout d'un coup.

Les deux garçons, quoique très jeunes, obtinrent de bons emplois. Ils étaient intelligents et actifs. Au bout de quelques années, ils réussirent à se faire remarquer de leurs chefs, qui leur donnèrent des positions lucratives. Les jeunes filles, à leur tour, s'engagèrent

dans les filatures, où les salaires grossissaient d'année en année.

La famille Labrie fut bientôt une des plus aisées de Lowell. Ils vendirent leurs vieux meubles et se remontèrent à neuf. Puis les jeunes filles, habillées à la mode, commencèrent à recevoir les garçons. Quelques- uns qui n'étaient pas assez riches furent éconduits. D'autres, qui avaient de belles manières et des apparences de fortune, devinrent les habitués de la maison. On sortait tous les soirs. On allait « aux vues », aux plages, on se promenait dans les parcs. Ce genre de vie était suffisamment agréable en attendant l'homme riche qui recevrait le coup de foudre et deviendrait le mari.

Les jeunes filles gagnaient le plus d'argent possible, et le soir, s'habillant ou se déshabillant suivant le dernier chic, elles allaient fasciner, de leurs charmes pleins d'artifices, le jeune homme parfumé et frisé qui recherche les aventures amoureuses...

Au fort de l'été, pour éviter l'accablement de ce climat torride, et par fantaisie de voir quelque pays nouveau, elles venaient, chacune à leur tour, faire un voyage au Canada.

Cette fois, Rose-Alma fut désignée pour l'excursion. C'était une frêle jeune fille, aux membres délicats, au teint brun, aux yeux noirs, avec un regard vif et pétillant. Elle parlait beaucoup et avec rapidité ; sa phrase avait l'air de se presser comme un cours d'eau au débit déréglé. Mais elle était sombre et ne riait que très rarement.

Habillée avec une recherche consommée, poudrée, parfumée, laissant tomber ses cheveux en ondulation d'un art savant, elle fit son entrée dans la demeure de sa tante comme une grande demoiselle qui condescend à venir voir des parents modestes.

Elle eut du succès. Tous s'empressèrent autour d'elle.

Elle se tenait constamment en toilette, et changeait de robe plusieurs fois par jour.

Les chaussures étaient à l'avenant.

Tantôt c'étaient des souliers bas à fins talons avec des rubans comme lacets, tantôt des bottines reluisantes et souples qui faisaient valoir les lignes idéales de ses fines chevilles.

Tous les soirs après le souper, quand il faisait beau temps, la mère de Jean lui disait : « Tu vas promener ta cousine. » Alors il mettait son chapeau des dimanches, – un beau chapeau neuf en feutre brun – et il se rendait à la grange où il attelait le jeune cheval à la voiture légère munie de roues caoutchoutées. C'était la voiture de promenade que l'on soignait jalousement et qui ne servait que pour les grands jours.

Pour ce tour de voiture quotidien Rose-Alma tenait à être jolie ; elle voulait qu'on dise d'elle et de son cousin qu'ils faisaient un beau couple.

Elle prenait une toilette spéciale, se couvrait de parfums capiteux ; mettait un chapeau aux dentelles flottantes sur sa tête frisée, et pour souligner ses grâces, elle attachait à son corsage un bouquet de trèfles roses cueillis au champ voisin.

Elle disposait toujours ce bouquet avec art, comme un peintre l'aurait disposé sur la poitrine de son modèle.

La mère Beaulieu admirait le goût que sa nièce apportait à sa toilette mais elle la trouvait souvent trop décolletée et s'en scandalisait. Et puis son instinct d'économie finit par lui faire prendre toutes ces fanfreluches en aversion.

Rose-Alma croyait que se parer devait être l'unique pensée de toutes les femmes. Être jolie, attirer les regards, charmer, semer et récolter des sourires, c'était à ses yeux le tout de la vie.

Elle laissait sur son passage une traînée de parfum, les plis de ses robes de soie faisaient entendre une captivante musique de frou-frou. Vraie poupée enchanteresse !

Un jour elle s'aperçut que le cousin Jean était joli garçon et qu'il lui plaisait.

Alors elle chercha à attirer davantage son attention, pressée du désir de commencer avec ce jeune homme candide, un flirt nouveau, un roman différent de tous les autres. Plus elle le regardait, plus elle découvrait de perfection dans ses traits, de flamme dans son regard, de douceur dans sa voix. Vraiment, il allait faire un amoureux sans pareil, cet habitant qui, avec son habillement si peu soigné, trouvait moyen d'être beau, d'être plus beau que les garçons des villes !

Elle le fixait inlassablement pour lui découvrir de nouveaux charmes.

Elle se laissait griser à la vue de cette bouche délicate, ombragée d'une jolie moustache blonde, sans oser encore solliciter le moindre baiser furtif.

Souvent, après leur tour de voiture, quand le temps était calme, elle le pressait d'aller s'asseoir avec elle près de l'eau. Elle disait, le tirant par le bras :

— Viens donc, il fait si beau !

Ils s'essayaient sur les bords de la rivière, sur l'herbe, dans une petite « anse » où l'eau était tranquille et le gazon moelleux. C'était tout près de la maison. Mais le feuillage était épais et les oiseaux volaient de branche en branche comme en plein bois.

L'onde coulait à leurs pieds. Les aulnes luisants, teints de rouge, se dessinaient dans l'eau avec d'infinis miroitements, et le remous aux vagues d'or prolongeait le reflet rose que laissaient les nuées du couchant.

Dans ce coin enchanteur tout semblait fait pour entretenir les rêves d'une âme ardente. Rose-Alma, l'œil brillant et la lèvre en feu, trouvait que le roman ne marchait pas assez vite : néanmoins, elle voyait poindre déjà une idylle d'amour. Elle guettait l'instant où son cousin, vaincu comme tant d'autres, s'agenouillerait à ses pieds.

Mais elle attendit en vain. L'indifférence de Jean devint de plus en plus grande. Plus le ciel était rose, plus l'eau était calme, plus le soir était pur, plus la pensée du jeune homme s'élançait vers Marie. Car en face de tout ce qui est beau, le bien-aimé ne pense qu'à la bien-aimée....

Deuxième partie

À la fin d'août Gros-Jean revint chez lui un dimanche en compagnie d'Eusèbe Landry, « du troisième rang ». Il le connaissait un peu comme les campagnards se connaissent entre eux pour avoir jasé ensemble et s'être vus bien des fois.

C'était après la grand-messe, sur la place de l'église. Gros-Jean avait dit : « Viens-tu de mon côté ? » Et le veuf avait répondu : « J'irai bien faire un tour. »

— Tu te souviens d'Eusèbe Landry du troisième rang ? dit Gros-Jean à sa femme, en entrant.

Ils échangèrent des poignées de main.

En apercevant Marie le nouveau venu dit :

— C'est ta grande fille ? J'ai su cela que tu avais une belle grande fille...

Il la regarda, réjoui, les yeux agrandis et brillants, comme quelqu'un qui vient de trouver l'objet rare qu'il cherchait. Il s'assit et regarda de nouveau Marie ; il la buvait des yeux. Et craignant de paraître trop osé, il ajouta, d'un air mystérieux, mais assez significatif :

— Quand ça fait huit ans qu'on est veuf, on peut bien regarder les filles !

— Vas-tu finir tes jours comme ça ? demanda Gros-Jean.

— Non, je pense pas. J'ai quasiment envie de me marier c't-automne. Vivre seul c'est pas une vie, puis une maison sans femme ça marche pas. Dans les premiers temps je pouvais pas penser à prendre une autre femme ; les souvenirs étaient encore trop vivants. Mais aujourd'hui je me dis que les plus belles années de ma vie s'en vont et que je fais mal de m'ennuyer comme ça...

— Oui, bien sûr que tu perds les plus belles années de ta vie...

— On va avoir une belle récolte. Le foin est en abondance. Les « patates » vont se vendre bon prix ; je vas en retirer gros d'argent... Oui je vas me marier c'te automne.

Il regarda encore Marie. Les flammes d'autrefois se ravivèrent dans ses yeux. Il subissait comme jadis l'enchantement de l'amour. Et son regard était débordant d'honnête convoitise.

Il se leva et se retira en disant : « Je reviendrai ».

Les Dumont jetèrent sur leur fille des regards pleins de fierté. Eusèbe Landry était un veuf riche et considéré. Ne possédant qu'une instruction moyenne, il se faisant cependant remarquer par son jugement, son sens des affaires et son honnêteté à toute épreuve. Il était commissaire d'école, marguillier et la confiance qu'on avait en lui était profonde.

Craignant que Marie ne s'obstinât à refuser cette demande en mariage, la femme de Gros-Jean se mit tout de suite à dire ce qu'elle en pensait.

— Un homme comme cela, ça se refuse pas ! Bon garçon, en moyens, ça possède une belle maison bien montée, une terre toute faite d'un bout à l'autre, c'est gréé d'animaux comme pas un dans la paroisse... Un veuf sans enfants, c'est à considérer...

— Faut toujours bien qu'elle le trouve de son goût... murmura Gros-Jean sérieux et paternel.

— Oui, bien sûr, reprit-elle, il faut qu'elle le trouve de son goût. Mais il est pas déplaisant du tout. Rien que sa moustache qui est un peu grosse. En tout cas on peut dire que c'est un joli homme.

Marie écoutait, toute troublée. Elle n'avait pas encore songé au mariage ; mais il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle pût aimer un autre homme que Jean Beaulieu. Et voilà que tout à coup la vie lui paraissait toute changée. Elle n'osait pas envisager cet avenir si mystérieux. Le veuf ne lui déplaisait pas. Il lui semblait qu'elle n'aurait près de lui ni crainte ni inquiétude. Elle avait éprouvé une grande confiance à mesure qu'elle le regardait tout à l'heure.

Son air grave promettait le calme et la paix : on devait respirer dans sa maison une atmosphère monacale, un peu comme dans le couvent où Marie avait été élevée.

Cependant, c'était Jean Beaulieu qu'elle aimait le plus, mais il était jeune, il pouvait bien changer, et puis elle l'avait vu passer plusieurs fois avec sa cousine Rose-Alma, et cela ne lui avait pas plu...

Elle se sentait comme transportée dans un monde nouveau. Il ne lui était pas désagréable d'avoir si tôt la perspective d'une vie aisée, dépourvue des soucis matériels et libérée de l'obligation de travailler tous les jours sans espoir d'amasser du bien.

Elle était toute troublée, et sentait naître en elle une profonde inquiétude mêlée de bonheur.

* * *

Eusèbe Landry revint trois jours après, le soir, à l'heure des veillées.

Son cheval était noir comme du jais. L'attelage brillait et étincelait.

Lui-même était endimanché comme aux plus beaux jours de fête. Gros-Jean lui dit : « Mets ton cheval dedans, et donne-lui une brassée de foin »...

— Oui c'est correct, c'est correct.

Ils s'assirent, ensemble, et parlèrent. Ils parlèrent du temps probable, du grain qui poussait à pleines clôtures, des « patates » qui s'annonçaient belles. Puis, sans plus tarder, le veuf, saisissant le moment où Marie vint s'asseoir avec eux, annonça qu'il était décidé à se marier. Alors, rougissant tout à coup, se serrant les mains avec nervosité, et jetant sur elle un regard suppliant, il murmura d'une voix pleine d'émotion :

« Si la grande fille me trouve de son goût »...

Marie, toute tremblante comme une feuille au vent, le regarda longuement, puis baissa la tête.

Elle sentait ses yeux ardents attachés sur elle ; elle savait que c'étaient des yeux pleins de douceur, de bonté solide et profonde. À mesure qu'elle le regardait, elle le trouvait plus beau, elle découvrait des raisons de l'aimer.

Il avait des cheveux épais, des épaules larges, l'attitude calme d'un homme sûr de lui. Son visage semblait d'abord sévère, mais quand le sourire relevait sa grosse moustache rousse, toute sa physionomie était transfigurée.

Puisque ses parents disaient que cet homme lui donnerait le bonheur, elle serait imprudente de ne pas écouter l'avis paternel. Au couvent, on lui avait maintes fois parlé de l'obéissance due aux parents. Cela lui porterait malheur de les contrarier. Et puis, elle était tentée par une multitude de choses nouvelles qui brillaient dans le lointain. Elle se vit devenue madame Landry, la femme d'un homme estimé, vivant dans une belle maison où il y avait beaucoup de vaisselle et de meubles. Elle avait tant souffert de la pauvreté de son père qu'elle ne pouvait se défendre d'un certain contentement à la pensée d'un avenir opulent.

Elle réfléchit longtemps. Les minutes parurent très longues. À la fin, elle releva ses beaux yeux et les fixa sur le veuf en souriant. Elle lui disait ainsi son amour neuf et vivant, son désir de lui appartenir à jamais.

Mais voyant qu'elle ne répondait pas, sa mère, pour apporter la certitude à celui qui l'implorait, affirma avec fermeté et douceur :

— Elle vous trouve de son goût, bien sûr qu'elle vous trouve de son goût ! Elle est trop gênée pour vous le dire !

Et Marie alors ajouta un faible « oui », qui fut l'engagement formel, l'irrévocable promesse.

— J'suis content, murmura-t-il. J'suis bien content ! Ce sera après les récoltes dans trois semaines. Je pourrai pas venir bien des fois parce que j'ai bien de la besogne. En tout cas c'est pas long trois semaines...

Et sa figure s'éclaira d'un immense sourire.

Il répéta encore, les yeux baissés et se tirant la moustache : J'suis content, j'suis bien content !

Puis revenant aux grandes préoccupations matérielles, il s'attarda à parler de sa terre, de ses vaches à lait, et du gros montant qu'elles lui rapportaient chaque année. Il dit qu'il avait déjà commencé ses travaux, qu'une partie de son foin était coupé et que deux de ses champs étaient rasés comme des moutons tondus de frais. Il parla aussi des arrangements, disant que sa nouvelle femme aurait, après qu'il serait mort, tout ce qu'il possédait, y compris les argents prêtés. Tout en parlant, il avait les yeux fixés sur Marie, et son amour grandissant s'exhalait ainsi, sans paroles, en des sous-entendus éloquents.

Il se leva pour partir. Avant de franchir le seuil de la porte, il enveloppa la jeune fille de ses yeux ardents.

Elle ressentit en son âme une ardeur inconnue, comme la fleur qui s'épanouit sous les feux du jour. Transportée dans un monde nouveau, elle rêva d'un bien-être insoupçonné jusque-là.

* * *

Le temps des récoltes était arrivé avec son cortège d'occupations habituelles.

Les champs se peuplèrent d'hommes, de femmes et de jeunes filles, dont les robes claires flottaient au vent. On faucha d'abord le foin, puis le grain qui était mûr.

La faux mécanique, appelée *moissonneuse*, tirée par deux chevaux, faisait entendre dans toute la campagne ce bruit étrange, sec, strident, pareil à la voix d'innombrables grillons qui se répondraient dans l'herbe. Quelques *moissonneuses*, surnommées *moissonneuses-lieuses* liaient le grain par gerbes en le coupant. Les gerbes tombaient une à une sur le sol. Les hommes les ramassaient et les plaçaient droites sur le champ par groupes de quatre ou cinq. Puis les femmes avec le râteau, venaient glaner les tiges restées à terre.

Enfin, quand le grain fut sec, on en remplit des charrettes traînées par de vigoureux chevaux, et les lourdes charges s'en allèrent vers les granges.

Les mêmes cris, les mêmes voix se firent souvent entendre. L'âcre parfum des moissons emplissait l'air – et des tiges dorées se balançaient le long des routes.

Puis le tumulte cessa. Les granges étaient pleines. Ce fut le temps où, las des travaux des champs, les habitants, assis le soir sur le seuil de leur porte, regardent doucement tomber la nuit...

* * *

La nouvelle du mariage se répandit avec rapidité.

Jean l'apprit à la porte de l'église où il s'attardait toujours le dimanche, après la messe.

On en parlait de groupe en groupe, et c'était la nouvelle du jour.

Il ne le crut pas tout d'abord. « Ce sont de faux bruits qui courent », se disait-il pour se rassurer. Mais il ne tarda pas à se convaincre que la nouvelle était vraie. Lisée, son frère, dit qu'il l'avait apprise de Jos Dumont lui-même, et que le mariage se ferait dans quinze jours.

Ce fut pour Jean Beaulieu un coup mortel. Quelque chose s'était brisé en lui. Il ne pleura pas, mais un morne désespoir s'empara de son âme. Voilà que son rêve, son beau rêve était détruit, tout d'un coup, comme cela, sans lui donner le temps de remédier à cette catastrophe...

Sa Marie, sa bien-aimée, ne serait jamais à lui, elle allait devenir la femme d'un autre... Cette pensée l'étouffait, le rendait fou ! La détresse lui courait dans le sang, la jalousie lui serrait la gorge. Il allait et venait avec son âme en deuil, et de sombres idées lui passaient dans l'esprit. La vie lui paraissait terne et vide. Que lui importait maintenant de cultiver, de travailler avec son père ? Il n'avait plus besoin non plus de se ramasser du bien. Non, bien sûr, il n'allait pas rester là, dans le même village, pour voir passer Marie au bras d'Eusèbe Landry. Joseph Blais et Baptiste Lemieux devaient partir pour le Massachussetts : il partirait avec eux.

Il travaillerait, là-bas, dans les usines ou dans les mines, il ferait n'importe quoi, mais il fallait s'en aller au plus tôt. Plus il y songeait, plus il trouvait que c'était mieux de partir. Oh ! il ne lui en voulait pas à elle ! Il l'aimait trop pour lui en vouloir. Il l'aimait encore comme aux premiers jours. Il savait qu'il l'aimerait sans fin. Mais le mari, quand il le verrait à côté d'elle, bien sûr qu'il se mettrait à le détester terriblement ! Non, il ne pourrait jamais supporter de les voir sortir ensemble de l'église, tous les dimanches, et de les voir passer, bras dessus bras dessous, les jours de fête ! C'était mieux de partir, bien sûr que c'était mieux. Il n'avait pas de raison pour en vouloir à cet homme, mais il allait le haïr, ce serait plus fort que lui. C'était décidé. Il partirait la nuit, en cachette, et le lendemain il écrirait à son père pour lui expliquer la chose.

« Ce sera dur pour le père, songea-t-il, lui qui aime tant sa terre. Il se fâchera. Mais, après tout, le mal n'est pas si grand, puisque la récolte est faite, et pour les autres années, Lisée sera devenu un homme capable de me remplacer ». C'était décidé. Il partirait la nuit suivante.

Il se rendit au faubourg dans l'espoir de rencontrer ses futurs compagnons de voyage. Il les rejoignit à la porte d'un magasin où ils venaient d'acheter le linge qui leur manquait. Il fut convenu qu'on se réunirait en haut, sur les côtes, le lendemain à midi, et que l'on prendrait une voiture pour se faire conduire à la gare de Cacouna. De là on s'embarquerait pour les États.

Quand il revint du faubourg, le soir commençait à répandre sa langueur enveloppante. L'ombre des toits et des arbres s'allongeait sur l'herbe des champs.

Jean s'en revint à petits pas, le cœur serré. Plus les heures passaient, plus son désespoir lui semblait accablant.

En passant devant la maison des Dumont il ralentit encore le pas, espérant apercevoir Marie une dernière fois. Il s'arrêta près de la barrière. La lampe était allumée dans la cuisine. Des ombres passaient près de la fenêtre. Il s'accouda sur la clôture et, comme un maraudeur, il guetta, épiant tous les bruits qui venaient de la maison. Si elle pouvait ouvrir la porte, s'il la voyait apparaître une dernière fois, en plein dans la lumière de la lampe ! Si elle venait s'appuyer à la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait dehors ! Revoir au moins son visage à travers les vitres, quel rayon de soleil dans sa nuit !...

Mais non, rien. Elle n'ouvrit pas la porte, elle ne vint pas s'accouder à la fenêtre. Les ombres, seules, continuaient de passer entre les lueurs jaunes de la lampe. Il reprit tristement son chemin. La nuit achevait maintenant de tomber, il faisait presque noir. Dans les arbres du chemin, les nids gazouillaient et les feuilles que la bise agitait produisaient un murmure mélancolique...

Entre les frêles bouleaux habillés de blanc et les aulnes colorés comme de jeunes visages, la petite rivière coulait, claire et harmonieuse. Qu'elle était belle la petite rivière et que sa voix était pure !... Jean la regardait, l'écoutait avec admiration. Les souvenirs envahirent son âme et l'amertume lui fit monter des sanglots à la gorge...

Mais il les réprima. Il n'avait plus le temps de songer ; il fallait partir. Déjà l'ombre s'accentuait ; il fallait fuir bien avant le jour afin que personne ne puisse s'apercevoir de son départ et l'arrêter dans l'exécution de son projet. Non, il n'avait plus le temps de s'attarder !

Il monta avec précaution les marches du perron et leva du bout des doigts la « clenche » de la porte. La maison était plongée dans un profond silence. Nul bruit nulle part. Seule l'horloge, comme un cœur fidèle, battait à coups réguliers.

Son linge était prêt. Il avait, le matin même, ramassé ses hardes, et en avait fait un paquet qu'il avait caché dans une armoire. Il alla le chercher à tâtons, sur la pointe des pieds. Si quelqu'un allait s'éveiller ! Si la mère, se levant, arrivait tout à coup devant lui, c'en serait fait de son départ ; il n'aurait plus le courage de s'en aller !...

Il écouta de nouveau. Tous dormaient d'un profond sommeil. Il jeta un dernier regard sur son lit dont il distinguait la forme, sur sa chaise, et sur le crucifix qui scintillait dans les ténèbres. Son cœur battait à se rompre. Il crut que des ombres mystérieuses, que des fantômes se dressaient devant lui pour l'empêcher de sortir. La sueur coulait sur son front. Il descendit l'escalier de bois, dont les planches étaient creusées par l'usure. Un petit jour filtrait par la fenêtre et tombait sur le portrait du grand-père accroché au mur, près de la porte. Il lui sembla que le portrait s'animait, que les yeux brillaient, que la bouche remuait. Il lui sembla que le grand-père, en courroux, lui disait de rester, de ne pas partir comme ça en déserteur.. Un instant Jean s'arrêta, presque vaincu. Il fit un pas en arrière et s'approcha d'une chaise pour s'asseoir. Mais voici qu'il eut soudain la vision d'un couple sortant de l'église, de Marie passant au bras d'Eusèbe Landry... Effaré, il ouvrit la porte, et, son paquet sous le bras, haletant, les yeux fous, il se sauva dans la nuit...

* * *

Le mariage de Marie Dumont eut lieu à la date fixée, le dernier mardi de septembre.

C'était un de ces beaux jours d'automne qui ressemblent à l'été. Une brise tiède agitait les dernières plantes dans les champs jaunis et le soleil envoyait encore à la terre de chauds rayons, comme pour donner l'illusion du printemps à ces deux cœurs qui s'aimaient.

La noce se composait de douze voitures. Les harnais avaient été vernis, les chevaux finement brossés et les attelages brillaient de loin sur la route. Les curieux regardaient aux fenêtres. Comme toujours, les langues malignes jasèrent.

La grand-Louise, vieille fille sèche au nez crochu, en parla sur le seuil de sa porte avec sa voisine, la mère Durand :

— Y paraît qu'elle marie pas celui-là qu'elle aime. Elle aime le beau garçon à François Beaulieu, celui qui vient de partir pour les États. Elle sera pas heureuse, certain qu'elle sera pas heureuse ! C'est sa mère qui l'a forcée. On peut dire qu'elle a fait une belle affaire !

Ces deux voisines ne vivaient que de caquetages et leur amitié ne s'alimentait qu'à d'interminables discussions, sur le dos du prochain. Aussi, la mère Durand, heureuse de commencer sa journée avec un débat intéressant rétorqua de sa voix claire :

— Pas tarit que ça, ma chère, pas tant que ça ! Elle sera heureuse tant qu'elle voudra. Une femme est toujours heureuse avec un bon garçon qui est en moyens. Marguillier, commissaire d'école, pas laid, avec ça une belle terre toute faite et des animaux plein l'étable, vous pensez que la petite Marie a fait un mauvais coup ? Vous perdez la tête, ma chère !

— Je perds pas la tête. Vous savez bien qu'il faut aimer pour se marier. Autrement c'est l'enfer...

— Qu'est-ce que vous en connaissez, chère voisine ? Voyez-vous la fumée qui s'en vient, qui s'en va ?

L'amour c'est cela. *Autant en emporte le vent!* La beauté ça donne pas à dîner. Puis l'amour y est toujours quand il y a les qualités. Je vous dis que la p'tite Marie sera heureuse.

La grand-Louise, impatientée, répliqua plus haut :

— Non, mais est-ce que ça vaut la peine de se marier pour comprendre les choses comme cela !

La controverse devenait acerbe. Mais le train du matin venait de faire entendre sa sirène. Les voitures passaient au trot, avec des voyageurs. Les deux femmes rentrèrent et mirent le nez à la fenêtre pour ne point perdre le plaisir d'examiner des figures étrangères.

Elles furent servies à souhait. Le train avait amené trois voyageurs de commerce, deux institutrices et une jeune modiste de Montréal qui venait voir des parents dans le « rang du Coteau des Érables ». Elle portait l'enseigne de sa profession par une toilette du dernier cri, et les deux commères avides de cancans, disaient derrière leur fenêtre :

— Qui ça peut bien être ? Qui ça peut bien être ?

Mais ces voyageurs et voyageuses n'étaient que des comparses survenus accidentellement : l'intérêt de la journée n'était pas là.

Les voitures de la noce filaient sur la route vers les « concessions » et les « rangs » de terre éloignés. Comme c'est la coutume à la campagne, les mariés se rendirent en visite chez les parents qui les avaient invités. Ils étaient attendus à toutes les portes et la mariée, si jeune, si fraîche, étouffait sous les baisers amis, baisers retentissants qui claquaient de tous côtés. L'époux s'écriait, de temps à autre : « C'est mon tour ! » Et il en prenait sa large part, tout en y mettant une certaine discrétion.

Dans toutes les maisons, on offrit du vin, du gâteau et mille sucreries. Chez Joseph Labrie, qui se relevait à peine du désastre d'un récent incendie, les libations se modérèrent, à la grande satisfaction de la mère

Gros-Jean qui connaissait les effets du vin sur la tête de son mari, en semblable occurrence.

Quand on revint à la maison pour le repas des noces, il y avait trente convives ; les places manquaient à table. Et il en vint encore deux autres qu'on n'attendait pas. C'était Lisée Lafortune de Saint-Jean-de-Dieu, accompagné de sa fille Élise, maîtresse d'école du faubourg. Ils furent reçus avec joie. C'était un farceur renommé, ce Lisée Lafortune ; quand il était là, on s'amusait toujours beaucoup.

— Je viens pas pour manger, dit-il, je viens pour boire !...

— Tu feras les deux, lui répondit Gros-Jean, en l'amenant à table.

Les convives, quand ils furent assis se touchaient des épaules.

— Tassez-vous ! J'ai pas de place.

— Pousse-toi ! Pousse-toi ! criaient les invités.

Et les rires sonores accompagnaient ces exclamations.

La femme de Gros-Jean dit en riant que c'était une bonne chose d'être tassés comme cela, que ça forçait les hommes à se tenir droits... Et elle lança un regard sévère à son mari dont le visage devenait de plus en plus rubicond. Enfin, coude contre coude, on mangea avec appétit.

L'air pur des montagnes et la randonnée en voiture avaient stimulé les estomacs. On était d'humeur agréable. Les jeunes souriaient, insouciants, et les vieux, oubliant leurs soucis, riaient comme au temps de leur jeunesse.

Les plats furent nombreux.

Il n'y avait pas de ces mets savants qu'on trouve dans les hôtels à la mode, mais le repas était composé de cette nourriture simple et substantielle des campagnes canadiennes. Rôtis de lard et de poulet, ragoûts à la sauce brune, pâtés à la viande, tartes aux confitures et gâteaux. Le tout mouillé d'un certain vin rouge très capiteux acheté chez un marchand de Rivière-du-Loup.

Il y avait aussi de souples croquignoles ainsi qu'un énorme gâteau de noces, confectionné et orné par la meilleure cuisinière du village.

Lisée Lafortune mangea avec un appétit sans précédent. On ne cessait pas de renouveler ses provisions, et chaque fois qu'on remplissait son assiette, il disait : « Tout ça, c'est pour des estomacs de demoiselle ! Ces gaillards-là veulent me faire crever de faim ! » Un immense éclat de rire répondait à ces grosses boutades.

Gros-Jean riait de bon cœur. Il avait le visage illuminé.

Quand le repas tira sur la fin, on se mit à réclamer des chansons. Il est de coutume que ceux qui ont un peu de voix se fassent entendre à la fin des repas de noces. Ceux qui avaient l'habitude de chanter furent réclamés tour à tour, en commençant par les femmes.

Ce fut d'abord la femme de Gros-Jean dont la voix était agréable et forte. Elle chanta une chanson comique où le mariage était ridiculisé. Le refrain était le suivant, à rimes très libres :

Là-haut sur la montagne
J'ai t'entendu chanter,
J'ai t'entendu le rossignol

Qui disait dans son langage :
— Mon Dieu, mon Dieu, qu'les filles sont folles
De s'y mettre en ménage !...

On s'amusa beaucoup de ce refrain et on voulut qu'elle chantât autre chose ; mais elle s'en défendit en disant que c'était le tour des jeunes. Elle retourna à sa cuisine où la viande mijotait sur le feu. L'odeur des rôtis succulents se répandait par toute la maison. La cuisine débordait de plats, de chaudrons et de victuailles. Les femmes allaient et venaient autour des tables, la sueur au front, les yeux brillants et l'air satisfait. Le bruit clair de la vaisselle se mêlait aux rires et aux chants.

Élise Lafortune, la maîtresse d'école, chanta deux romances apprises dans les chansonniers français.

C'était une brune au teint mat, pas jolie, mais ayant de belles manières et des airs de grande dame. Elle avait, dans les campagnes, une certaine renommée de musicienne. Elle chantait un peu comme les artistes des villes, d'une voix soutenue et tremblante ; et sa voix était douce et impressionnante. Elle fit entendre d'abord la « chanson de Colette »...

On dit que le mariage
Est le tombeau de l'amour,
Que jamais dans le ménage
On ne coule d'heureux jours.

Mais depuis que de Colette
L'amour m'a rendu vainqueur,
J'ai gravé sur ma houlette :
Jours fortunés pour mon cœur.

Dans notre petit ménage,

Point de bruit, point de fracas,
Et jamais le voisinage
Ne se plaint de nos débats.

Si quelque léger grabuge
Vient par quelque contretemps,
Nous prenons l'amour pour juge
Et nous payons les dépens...

Quand le soir après l'ouvrage,
L'esprit rêveur, tracassé,
Je traîne à peine au village
Mon pauvre corps harassé.

Je reçois de ma Colette
Les soins les plus empressés,
Dans mes bras elle se jette,
Et tous mes maux sont passés.

L'austère philosophie
Nous enseigne bien à tort,
Qu'on ne peut dans cette vie
Se promettre un heureux sort.

Raisonneurs à l'aveuglette
Revenez de votre erreur,
Trouvez une autre Colette
Et vous aurez le bonheur !...

L'assistance ayant demandé un autre air, elle donna ensuite la « chanson de Jeannette » dans laquelle une jeune paysanne parle de la passion qu'elle éprouve pour son ami. Tous écoutèrent dans un silence parfait les phrases délicates où s'exhale un amour ardent et tendre. Et l'institutrice, fière de son succès, prenait une voix de plus en plus émouvante :

Sitôt que je me lève,
Je pense à mon ami ;
C'est la fin de mon rêve
Car je rêvais de lui.

C'est pour lui que je peigne
Et frise mes cheveux,
Et lorsqu'il me dédaigne,
Il fait pleurer mes yeux.

Ah ! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Pour lui seul je m'habille,
Propre comme un bijou,
Et c'est pour lui que brille
La croix d'or à mon cou ;

C'est pour lui que j'achète
De jolis tabliers,
Et que les jours de fête
Je mets de beaux souliers...

Ah ! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Quoiqu'étant du village,
Il a si bon maintien,
Un si riant visage,
Un si doux entretien !

Sa main carrée et rousse
Au besoin vous défend ;
Mais il a la voix douce
Et les yeux d'un enfant !...

Ah ! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

En semaine à la lune,
Le dimanche au soleil,
Quelle bonne fortune,
Quel amour sans pareil !

Nous nous parlons ensemble
Sans rien dire souvent,
Sous la feuille qui tremble
Au caprice du vent...

Ah ! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Marie écoutant en silence, vit paraître devant elle, au fond de son âme troublée, toutes les visions du passé. Instinctivement et malgré elle, elle revit Jean Beaulieu au visage si doux, à la voix d'enfant. Elle le revit tel qu'elle le voyait jadis ; jeune, souriant et rêveur. Elle se rappela leurs promenades paisibles dans les petits sentiers, le long des chemins perdus, entre les arbres aux lourdes branches, frissonnantes et embaumées.

Une grande émotion l'étreignit. Son cœur se serra à la pensée qu'en ce moment il errait sur quelque route inconnue, seul dans la nuit. Il était parti pour les États depuis deux jours. Et il s'en allait ce soir, plus triste que les autres soirs, avec son chagrin au fond du cœur, pleurant peut-être silencieusement.

Cette vision lui fit peur.

Elle leva les yeux et vit que son mari la regardait avec douceur. Alors elle chassa ces pensées qui lui parurent sacrilèges.

C'était mal, bien sûr, c'était méchant de revenir ainsi vers le passé. Maintenant qu'elle aimait Eusèbe Landry, qu'elle était devenue sa femme, elle ne devait pas songer aux anciens jours. Cela, d'ailleurs, était déjà éloigné, à demi effacé; cela lui paraissait lointain, imprécis comme un rayon de soleil entrevu dans le brouillard.

L'ombre descendait peu à peu derrière les vitres des fenêtres. Elle jeta un regard au dehors, et des frissons passèrent encore sur elle à la vue des ténèbres profondes, des mystérieux lointains, vers lesquels Jean Beaulieu s'en allait, triste, le désespoir dans le cœur.

Mais les chansons continuaient toujours, et la gaieté avec elles.

Elle regarda de nouveau son mari.

Il tenait ses yeux attachés sur elle, et sa tendresse l'entourait, l'enveloppait... Elle se rapprocha de lui, et la joie revint dans son cœur confiant.

* * *

Les convives causaient bruyamment. Lisée Lafortune, devenant de plus en plus gai, se leva, un verre à la main, pour fredonner des airs bachiques. Mais les couplets finissaient en bredouillements.

Encore un p'tit verre de vin
Encore un p'tit verre de vin
Pour me mettre en trime,
Encore un p'tit verre de vin
Pour me mettre en train !...

Il avait des hésitations, une voix chevrotante qu'il exagérait encore pour faire rire, et l'air grotesque qu'il prenait le faisait ressembler à un affreux bouffon. Il devenait tout à coup sérieux et se remettait à chanter :

Prendre un p'tit coup c'est agréable,
Prendre un p'tit coup c'est doux !
Prendre un gros coup, ça rend l'esprit malade !
Prendre un p'tit coup c'est agréable,
Prendre un p'tit coup c'est doux !...

Il finissait dans des contorsions et des grimaces qui déclenchaient une gaieté folle.

Antoine Beaudoin, le violoneux, arriva à huit heures. Il venait de l'extrémité du « cinquième rang » et il paraissait avoir le frisson. Il se secouait, se frottait les mains comme un homme qui grelotte.

« Il fait un vent d'hiver sur les hauteurs ! » dit-il. Et il continuait à frissonner. Ces airs frileux ne trompaient personne : une bonne rasade allait le réchauffer, il ne demandait pas autre chose.

Aussi Gros-Jean le servit-il copieusement. Il s'assit sur une chaise de bois, se passa un mouchoir autour du cou, et quand il eut commencé à jouer, les couples se mirent à danser. Les hommes dansaient avec leurs femmes et les garçons avec leurs « blondes »...

La sauterie avait attiré des amateurs de tout le voisinage ; les hôtes les plus inattendus se pressaient dans la salle.

Un nommé Brisebois arrivant des États conduisait la danse d'une voix de tonnerre. Il avait appris cela dans les *dancings*, à Woonsocket. Habillé à la dernière mode, rasé de frais et parfumé, il gesticulait comme un pantin. Quoique ses termes de commandement fussent en anglais, tous semblaient le comprendre.

Quand il criait « *Swing your partner !* » un seul couple tournait. Quand sa voix formidable disait « *Swing all around !* » ou « *All swing !* » tous les couples évoluaient dans un immense tournoiement avec un ensemble merveilleux. Parfois il disait plus fort encore : « *All balance !* » Alors, les danseurs partaient en se balançant, faisant le tour de la pièce et revenant toujours au même endroit.

Ces danses s'appelaient « Quadrilles et cotillons ». Les rires de ceux qui ne dansaient pas se mêlaient à ce vacarme. La gaieté brillait sur tous les visages, et parfois, les couples tournaient avec tant d'ardeur que la maison en était ébranlée.

Plusieurs jeunes femmes avaient amené leurs bébés qui reposaient pêle-mêle, dans les chambres, sur les lits. Parfois, un cri d'enfant se faisait entendre. Les mères qui étaient assises accouraient à la hâte, et quand l'enfant était calmé elles revenaient jouir du coup d'œil.

Le tumulte était grand et la chaleur augmentait, mais la plupart des couples ne s'en souciaient guère. Danser était l'unique préoccupation. Quand il arrivait de nouveaux danseurs on souhaitait la bienvenue à ces survenants. « V'la des survenants ! Venez danser avec nous », et la danse reprenait de plus belle.

Antoine Beaudoin, suant à grosses gouttes, jouait avec rage en frappant du pied avec mesure. Tous les airs sautillants des quadrilles passaient sous son archet. C'était harmonieux, malgré mille sons discordants. C'était l'âme de la race qui s'exhalait dans cette gaieté douce, cette gaieté robuste que ni le travail ni la rude vie ne peuvent assombrir. C'est l'âme des aïeux qui chante dans les violons, les soirs des noces, quand on danse à la lampe... C'est elle, l'âme ancienne, qui sourit aux épousailles, elle qui bénit les espérances et veille sur les divines promesses des enfants blonds dans les foyers reconstitués ! C'est l'âme des aïeux qui, voyant qu'elle va continuer de survivre, chante dans les violons, les soirs des noces...

Il était trois heures du matin quand Eusèbe Landry fit monter sa femme dans sa voiture pour regagner son logis. Il la souleva sans peine à bras tendus et la trouva légère comme une enfant. Il s'assit près d'elle, prit les guides de la main droite, et, de son bras gauche, l'enlaça avec tendresse, l'attirant à lui dans une étreinte aussi forte que douce. Ils firent, en silence, serrés l'un contre l'autre, le long trajet qui les séparait de leur demeure. Il ne faisait pas jour encore, mais la nuit était claire et l'on voyait de loin la route comme une traînée pâle dans le vert sombre des terres. Une vapeur transparente, légère comme un voile, recouvrait les collines et les monts. L'immobilité de la nuit donnait un air fantastique aux lignes des lointaines forêts, véritable mur crénelé, inébranlable malgré les plus violentes tempêtes. D'abord, ce fut un grand silence, ce silence infini des nuits où la vie elle-même sommeille. Mais le voile se dissipa et peu à peu les campagnes s'éveillèrent. Les coqs chantaient, les portes grinçaient, et dans les étables on entendait les chevaux hennir et les vaches tirer leur chaîne.

La voiture qui gravit la « côte grise », coupée par le chemin du roi, prit tout à coup une courbe à gauche, et Marie aperçut, tout près, se détachant sur le vert d'un massif de saules et de frêles érables, une maison blanche à toit pointu, haute et large, ayant presque l'air d'un manoir. Elle y venait pour la première fois, quelque invraisemblable que cela puisse paraître. Son mari avait voulu lui réserver toutes les surprises agréables pour ce jour heureux.

Une lueur rose annonçait à l'horizon la venue du matin. Derrière la maison, dans le poulailler clos, les coqs commençaient à chanter. Et la vieille demeure, où plusieurs générations avaient passé, semblait s'éveiller d'un long sommeil. Les fenêtres avaient l'air de sourire. Et du fond de cet ancien foyer l'âme des aïeux palpitait d'une vie nouvelle et semblait dire : « Viens, ô jeune femme, continuer notre simple existence et prendre place dans notre maison ! Tu porteras le fruit de nos anciens rêves, la récompense de nos travaux ; tu seras la fleur de notre jardin, tu seras la joie de notre vie transfigurée ! »

Le cheval s'arrêta juste au seuil de la porte.

— Nous v'la rendus, femme ! dit Eusèbe Landry.

Et toute sa tendresse s'exhala dans un baiser de bienvenue.

Troisième partie

Marie exerça sans retard sa mission de ménagère. Elle éprouvait un plaisir mêlé de curiosité à découvrir des armoires pleines de linge de toutes sortes, de couvertures de toutes couleurs. Elle trouva des piles de draps fins et des serviettes en pure toile, le tout plié avec soin par des mains habiles, les mains de la première femme, la morte. Comme elle travaillait bien ! murmurait-elle, pendant que ses doigts tremblants expertisaient ces divers tissus.

Elle sortit toutes ces richesses des armoires pour en chasser l'odeur de renfermé qui s'en dégageait. Puis elle les fit tremper dans l'eau de savon et les étendit sur l'herbe pour les faire blanchir. Alors elle se rappela les paroles de mère Alphonsine, la grande religieuse maigre et sèche qui, au couvent, visitait les tiroirs et passait la main sur les draps. Tous les jours elle leur répétait, en martelant ses mots : « Ayez de l'ordre, mes enfants, de l'ordre et de la propreté ! L'ordre dans les maisons c'est une perpétuelle résurrection, c'est la jeunesse, c'est la beauté ! »

Eusèbe Landry possédait une des plus grandes terres de la région. Un tiers était couvert d'une forêt de hauts sapins toujours verts, croissant parmi des rochers sombres. Ce bois était surnommé « Bois noir ». Le reste était en culture. Une solide clôture de pieux séparait entre eux les lopins de terre sur les flancs de la colline, où le blé, l'avoine et le seigle étalaient, en été, leurs riches couleurs. Tout était rasé depuis plusieurs semaines ; mais à cette date les gelées n'avaient pas encore altéré cette teinte dorée dont les récoltes revêtent la terre. Les coteaux alternaient avec les plaines. Marie aimait à regarder par la fenêtre cette belle plaine qui, à l'heure du midi, était comme un océan ensoleillé... Et surtout, elle se disait avec un orgueil secret que ces larges arpents de terre fertile leur appartenait, que c'était « leur bien ».

Une étable neuve complétait les bâtiments de cette ferme. L'ancienne étable, restée debout, servait de remise à foin et de bergerie. Quoique bien vieille et disjointe dans ses murs, elle était un bon abri pour les moutons qui, tous les soirs, revenaient par le même sentier en se pressant les uns contre les autres, tandis que le chien faisait bonne garde et stimulait les traînards.

Une seule chose contrariait la jeune femme. C'était la présence de « la Noune », une idiote, sœur du veuf que celui-ci s'était engagé à garder toujours avec lui.

« Sa vie est attachée sur le bien », lui avait dit le père en lui donnant sa ferme, et nul n'avait songé à lui donner congé. Elle faisait partie de la maison comme un meuble qui ne peut plus servir mais dont on ne veut pas se défaire. Ses petits yeux fureteurs semblaient se diriger partout à la fois, et son rire était sec et stupide. Elle avait le front plat, l'air obstiné d'une jeune bête têtue qui vous fait face. Sa folie datait de son jeune âge, et comme elle était l'aînée, on ne se souvenait guère de la façon dont ce malheur lui était arrivé.

Elle passait son temps à des niaiseries. Tout au plus pouvait-elle éplucher les légumes et jeter le grain aux poules. Elle s'asseyait près du poêle, même quand il ne chauffait pas, tandis que les arcs de sa chaise berceuse usaient de plus en plus le bois du plancher.

Elle avait une affection sans bornes pour son frère, qu'elle appelait l'Zèbe. Dès qu'il déposait ses habits quelque part, elle courait les chercher pour les brosser et les plier, de sa vieille main raboteuse. À table, elle refusait de manger quand il n'était pas là, et, chaque jour, elle entassait pour lui en secret, dans un coin de l'armoire, les plus gros œufs qu'elle dérobait au poulailler.

Marie s'était résignée à subir sa compagnie et les ennuis qu'elle lui causait par sa malpropreté. Mais elle évitait de la regarder tant elle la trouvait laide. D'autres fois elle avait une grande envie d'en rire, et elle ne pouvait s'empêcher de se dire : « Mon Dieu qu'elle ressemble à la *Rouge* ! »

On appelait ainsi la vache rouge qui avait appartenu au père Landry ; la bête était célèbre par ses coups de sabot malicieux et ses révoltes. Elle n'avait jamais voulu se laisser traire tout à fait, et, avec désinvolture, elle lançait une ruade formidable qui faisait rouler sur le sol le seau et le personnage accroupi. Elle était bien faite de corps, mais sa tête démesurée laissait voir deux yeux bruns très espacés l'un de l'autre, et pétillants de malice. On ne réussit jamais à la traire comme les autres, et Landry finit par la vendre au boucher.

Plus Marie regardait la folle, plus elle lui découvrait de ressemblance avec la « Rouge ». Elle trouva ainsi une raison pour ne pas trop s'attrister de cette laideur qu'elle devait avoir sous les yeux, chaque jour.

Elle lui apprit à se rendre plus utile. Au printemps, quand il fallut tondre les moutons, c'est la « Noune » qui monta au grenier chercher les gros ciseaux suspendus aux longues fiches de fer. Une fois que les moutons avaient les pattes attachées, c'est elle qui les tenait sur la planche pendant que Marie et Eusèbe faisaient tomber l'épaisse toison. La laine grisâtre, lourde de sueur, encore tiède, s'amoncelait à leurs pieds. Le lendemain elle était lavée, étendue et démêlée. Ensuite, entre les dentes des cardes, elle allait se transformer en doux flocons blancs comme neige...

Après ce premier printemps, quand les soirées lumineuses se prolongèrent, Marie se mit à filer.

Ce travail ne lui était pas familier, et plusieurs fois, dans les débuts, le fil cassait ou se tordait en mille enchevêtrements. Mais, de jour en jour, la fileuse devint plus habile, et les écheveaux de laine soyeuse se succédaient sur le dévidoir. Elle aimait le beau linge de maison, les chaudes couvertures dans lesquelles on s'enveloppe la nuit, pendant que la brise froide souffle au dehors. Elle voulait en tisser plusieurs, et faire aussi de la flanelle pour lingerie fine. Elle filait tous les soirs. Elle filait avec l'ambition des fileuses d'autrefois, les femmes diligentes, ses aïeules, celles qui vivaient au temps où l'on faisait tout de ses mains. Le souvenir de sa grand-mère lui revenait souvent, au cours de ce travail.

Elle se rappelait volontiers cette petite vieille toute menue, toujours à son rouet, près de la fenêtre, avec une coiffe blanche bien droite sur ses cheveux d'argent, fredonnant des romances et racontant de belles histoires du temps passé. Marie se rappela un jour avoir appris auprès d'elle cette légende de la fileuse qu'elle trouvait si belle :

« Une pauvre vieille femme, veuve depuis longtemps, filait sans cesse pour les autres, afin de subvenir à sa subsistance. Mais les privations de toutes sortes la rendirent aveugle, et, depuis lors, nul ne voulut lui confier de l'ouvrage. Elle mourut de misère à côté de son rouet. Or le Bon Dieu envoya quatre de ses anges la chercher sur leurs ailes. Et dans le paradis on lui donna un rouet d'ivoire incrusté d'étoiles, avec lequel elle file encore pour habiller le petit Jésus et la Sainte Vierge. »

Elle aimait tant la laine que cette légende lui semblait vraie... Pendant que le rouet chantait sa chanson frêle et monotone, elle portait son regard charmé sur la laine, la douce, la bienfaisante laine. Et des visions passaient devant elle, des visions de champs immenses peuplés de moutons blancs innombrables.

Une nuit, elle rêva que, sur leur terre, des multitudes de moutons paissaient, face au soleil couchant qui poudrait de rose leur blanche toison, tandis que là-bas, au haut du champ, un berger mystérieux lui souriait : il avait les traits de Jean Beaulieu.

Elle s'éveilla toute troublée et l'âme éblouie par un rayonnement qui ne s'effaça que peu à peu.

Les jours passaient un par un. Chaque soir, les troupeaux revenaient de la plaine et le soleil déclinait derrière la colline où l'oiseau jetait les dernières modulations de son chant. La jeune femme s'attardait à son rouet. Et quand Eusèbe Landry était de retour avec sa faucille sur l'épaule, il lui disait doucement :

« Laisse donc ça, femme ; il y a belle lurette que le soleil est couché ! »...

* * *

L'été s'écoula avec rapidité. Aux jours de chaleur brûlante durant lesquels la terre est altérée, succédèrent des jours de pluie, des jours de brume et des jours de froid. Mais le soleil réapparaissait toujours et la terre reprenait son sourire. Il y eut encore beaucoup de ces journées resplendissantes où la vie s'obstine à ne pas disparaître, où l'on voit les herbes se relever et redresser leurs tiges alanguies.

Les récoltes furent faites sans retard, car l'automne s'annonçait hâtif. En peu de temps le « Bois noir » était devenu roux. Les petites savanes, couvertes de genévriers et de bluets, avaient pris une teinte rouge-vin, emblème de maturité. Puis le rouge disparut pour faire place au brun, qui est la couleur des choses mourantes... Les champs et les collines se dénudaient. Les forêts assombries, effacées et lointaines, semblaient se retirer, s'éteindre comme un rêve s'éteint dans la nuit. Et la campagne apparut dans toute sa sauvage grandeur...

Un an s'était déjà écoulé depuis leur mariage : Marie avait à peine remarqué l'approche du premier hiver dans sa nouvelle demeure ; cette fois, revenue de ses premières ivresses, sans rien perdre de son cher amour, elle laissait errer sa pensée sur cette campagne où chaque saison répandait de nouveaux charmes. Elle savoura particulièrement cette fin d'automne, écoutant les oiseaux qui chantaient leurs adieux, avant le départ vers les plages hospitalières.

La lente agonie de la terre terminée, la neige commença à la recouvrir de son blanc suaire.

Lentement, jour par jour, les plaines furent ensevelies dans leur parure immaculée, et, à la tombée de la nuit, le ciel allumait ses étoiles, lumières lointaines qui scintillent, durant la saison de la mort, comme des cierges autour d'un corps endormi de son suprême sommeil.

Néanmoins, la nature n'est pas en tout semblable aux humains : elle se prête mal à la rigidité de la mort et l'automne semble parfois lutter contre l'hiver.

Un jour, le soleil ayant fondu à demi la neige des chemins, Eusèbe Landry mena ses vaches dans le champ voisin du « Bois Noir ». Mais, vers le soir, il n'eut pas le temps d'aller les chercher avant que la tempête survint. Un vent furieux s'éleva, accompagné d'une neige épaisse et glacée. Les sapins pliaient sous le fardeau de givre et le vent sifflait comme dans les nuits de plein hiver.

Les pauvres bêtes affolées s'étaient blotties sous les arbres. Elles se serraient les unes contre les autres et regardaient de tous côtés avec inquiétude. Landry eut grand-peine à les faire partir ; elles s'entêtaient à rester là. Une fois debout, elles allaient de côté et d'autre, ne pouvant plus reconnaître leur chemin. Avec beaucoup d'efforts, il réussit enfin à les ramener à l'étable, mais il était transi jusqu'aux os. Il alla s'asseoir près du poêle. Le froid courait dans ses veines et ses dents claquaient. La mère Blouin, qui arrivait, dit : « Ses frissons m'inquiètent. » Marie lui fit prendre une tisane bien chaude. Mais les frissons continuaient à le secouer. Il se coucha. Les voisines consultées dirent qu'il fallait le faire suer. Des sacs de blé chaud furent apportés dans son lit, ainsi que des bouteilles d'eau bouillante. On lui recouvrit la poitrine de cataplasmes qui laissaient des brûlures sur la peau. Il était en nage et cria qu'il étouffait. Les frissons cessèrent, mais la fièvre le prit, les poumons se contractèrent et sa poitrine devint haletante.

Dans sa gorge de plus en plus serrée, sa respiration laissait entendre de sinistres sifflements. L'oppression se calmait parfois, pour reprendre plus fort. Ses poumons gonflés semblaient vouloir éclater, mais, après des efforts inutiles, le malade retombait sur son oreiller, pâle et les yeux voilés.

Le médecin, qu'on envoya chercher en voiture, homme silencieux, au visage long, aux sourcils en broussailles, ne dit que ces mots : « Je n'en réponds pas. »

La fièvre et l'essoufflement s'aggravèrent. La crise dura une semaine. Il y eut encore quelques belles journées qui rappelaient l'automne déjà disparu. Les rayons de soleil entraient dans la chambre du malade et créaient une atmosphère plus rassurante.

Durant un de ces jours magnifiques, la fièvre sembla le laisser. Pour la première fois depuis sa maladie il s'intéressa à leurs travaux. Il demanda à sa femme si la paille avait été mise à l'abri, et si les « engagés » avaient battu le blé au moulin. Aucun de ces travaux n'avaient encore été entrepris. Mais pour ne pas l'attrister Marie lui répondit affirmativement. « Oh ! je suis content de ma terre c'te année ! », murmura-t-il. Et ses yeux assombris s'éclairèrent d'une vive flamme.

Mais vers le soir la fièvre reparut, accompagnée de délire. Son souffle devint faible et rapide, son regard vitreux prit une fixité qui ne laissait presque plus aucun espoir.

La nuit passa ainsi, nuit interminable où les râles du moribond étaient entrecoupés d'appels inintelligibles.

Au petit jour, la mère Blouin, entrant tout à coup dans la chambre, s'écria : « Mon Dieu, il s'en va, il s'en va ! » Le curé qui arrivait au même instant eut juste le temps de l'administrer. Le mourant essaya de parler, balbutia quelques syllabes, puis il ferma les yeux : il était mort.

Ne pouvant croire à son malheur, Marie Dumont s'écroula sur une chaise, le visage dans les mains. Elle sanglota jusqu'au soir, paraissant ne rien voir, ne rien soupçonner de ce qui existait autour d'elle. Elle était là, dans une inertie qui ressemblait à de l'inconscience. Sa mère était arrivée et la mère Blouin, sa voisine, ne la quittait pas.

Mais il fallut revenir à la réalité. Les voisins arrivaient, de plus en plus nombreux ; ce furent des témoignages sans fin de la plus profonde sympathie. Après les veillées funèbres, Marie dut dire un dernier adieu à celui qui était son unique soutien. Elle prit le long voile noir du veuvage.

La « Noune » n'avait pas compris tout de suite le malheur qui la frappait. Tant que le mort était resté exposé dans le salon, au milieu des draps blancs, elle crut que son frère dormait, revêtu de ses habits du dimanche.

Mais quand elle vit qu'on l'enfermait dans une boîte noire que plusieurs hommes portaient religieusement, elle comprit enfin qu'il n'était plus. Sans une parole, sans une larme, elle s'assit dans sa chaise à sa place ordinaire, et sa douleur s'exhala dans une sorte de plainte bestiale. Elle se lamentait comme une bête blessée qui souffre. Puis, la plainte diminua, et enfin, elle cessa tout à fait. Mais sa pensée était complètement éteinte : elle fut dès lors en tout pareille à une enfant.

La neige se mit à tomber sans répit : c'était bien l'hiver, cette fois, c'était l'hiver sans perspective de printemps dans le cœur de Marie. Seule, toute seule dans cette maison immense ! La « Noune », après plusieurs mois de survivance toute animale, s'éteignit à son tour, loque humaine qui ne rappelait rien du bien-aimé disparu.

Après avoir réglé les affaires les plus importantes, Marie se remit machinalement à son ouvrage, sans trop savoir pourquoi. Elle filait, à certaines heures, mais elle ne tardait pas à laisser le rouet, comme si elle avait entendu la voix de son mari : « Laisse donc ça, femme : il y a belle lurette que le soleil est couché ! »

Malgré tout il fallut songer à diriger les travaux de la ferme. Au printemps ce fut la semence, l'été la récolte, et l'automne les labours.

Dès que vint le printemps, Marie prit comme « engagé », Pit Lefrançois. Il avait déjà travaillé sur leur terre, s'entendait bien aux travaux des champs, était robuste et vaillant comme quatre. Il se levait au petit jour et déjeunait en marchant. À l'ouvrage il n'avait pas son pareil. Aussi s'en remit-elle beaucoup à lui pour la conduite des travaux.

* * *

Cinq ans s'écoulèrent ainsi, cinq ans de labeur sans joie. Les mêmes saisons revenaient toujours avec les mêmes tâches, mais les ambitions d'autrefois s'étaient évanouies.

Marie ne voulait pas, néanmoins, quitter cette terre qui lui rappelait tant de souvenirs heureux. Car Eusèbe Landry lui avait procuré des joies bien douces : elle s'était trouvée dans son milieu, sans dévier des traditions de sa race, en s'attachant à la terre.

Toute autre se fut peut-être prévalue de son éducation soignée pour s'orienter vers les grandes villes où l'on rencontre tant de plaisirs captivants. Mais la fille des Dumont, après ses études, n'avait pas entrevu d'autre avenir que la vie des champs. Elle avait vu s'évanouir, il est vrai, un premier rêve, un premier amour ; mais les cœurs simples n'ont rien de romanesque et une affection solide peut remplacer les premières tendresses et créer quand même du bonheur.

C'était donc la cinquième année de veuvage. On était à l'automne. Les récoltes avaient été abondantes plus encore que de coutume. Pit Lefrançois était décidément un habile contremaître.

Mais voici que des événements imprévus allaient surgir, par un beau soir de l'arrière-saison,

* * *

La brunante tombait. Un cercle violet enveloppait les collines et le paysage achevait de s'évanouir dans l'ombre du soir. L'hirondelle, s'en allant d'un vol rapide, rasait le sol. Marie Dumont, dans son jardin, sarclait une plate-bande où les feuilles sanglantes des betteraves et les feuilles vertes des choux se mêlaient aux géraniums en fleurs. Soudain, du côté de la maison, elle entendit des pas légers. Elle releva la tête et resta interdite en apercevant près de la clôture un homme qui s'avançait vers elle avec lenteur. Il s'arrêta à la barrière et se mit à la regarder sans parler. Il était de hauteur moyenne, les épaules larges, et portait un chapeau à la mode des villes, un chapeau à bords roulés qui lui descendait bas sur le front. D'abord elle le prit pour un inconnu. Elle allait lui demander ce qu'il voulait quand, tout à coup, mille impressions lui revinrent du fond du passé. Voici maintenant qu'elle le reconnaissait, qu'elle reconnaissait ce beau visage bruni à la blonde moustache et ces yeux qui brillaient doucement comme des étoiles lointaines...
— Mon Dieu ! Est-ce que je rêve ! s'écria-t-elle. Mais, c'est Jean Beaulieu !

— Non, tu rêves pas, c'est moi !

Il ôta son chapeau et s'avança en lui tendant la main.

— Viens à la maison, dit-elle, je vas allumer la lampe pour te voir comme il faut...

Elle l'entraîna dans la cuisine où il s'assit, puis une fois la lampe allumée, elle le regarda longuement pour bien s'assurer que c'était lui.

C'était bien lui, le compagnon de jeunesse, c'était encore la même expression de bonté partout empreinte sur son visage, c'était bien son regard aussi doux qu'un ciel d'été... Cependant, comme il avait vieilli ! La tristesse se mêlait à son sourire, des rides traversaient son front et des cheveux gris paraissaient sur ses tempes. Comme il avait souffert !... Un sentiment de pitié profonde envahit la jeune femme, puis un sentiment de remords. Comme il avait dû souffrir ! Et tout cela à cause d'elle. Les sombres jours de désespoir dans l'ombre des routes inconnues, les années d'ennui vécues loin des siens, l'horreur de se trouver seul dans un pays étranger, loin, si loin de tout ce qu'il avait aimé, il avait souffert tout cela à cause d'elle puisqu'il s'était enfui après son abandon, cet abandon brutal qui avait tout détruit.

Assis devant elle, un peu courbé en avant, tournant entre ses mains son chapeau de feutre mou, il regardait avec ardeur, de toute son âme, celle qui était pour lui la seule, l'unique bien-aimée. Il était comme un avare qui a retrouvé son trésor. Il la regardait sans cesse, ne pouvant en détacher sa vue, comme l'assoiffé regarde la source que ses lèvres brûlantes recherchent. Il s'enivrait d'elle, de sa chère présence, et son visage avait pris une expression lumineuse.

Mais ce silence ne pouvait durer.

— Je suis arrivé depuis deux jours seulement, dit-il. J'étais engagé sur la ferme d'un millionnaire à Lowell. L'ennui m'a pris, je suis parti. J'ai su l'année dernière, ajouta-t-il, en baissant la voix, que ton mari était mort...

Il ne détachait pas ses yeux de ses yeux à elle, épiant l'étincelle révélatrice d'un aveu d'amour, cherchant la confiance nécessaire aux confidences les plus intimes.

Marie se sentait de plus en plus remuée en face de cet amour simple, tenace comme un chêne, de cet amour qui n'avait pas faibli, que ni le temps ni les distances n'avaient pu ébranler.

Elle demanda :

— Comment t'arrangeais-tu là-bas ? As-tu rencontré de la misère ?

— Ah ! oui, à plein ! Tu sais que je suis parti avec deux autres, Joseph à Albert Blais et Baptiste Lemieux. On a fait un bout en char, mais l'argent a manqué, il a fallu aller à pied. Par là, c'est pas comme ici : on héberge pas les passants. On couchait dans les granges, et on s'arrêtait dans les bois pour manger le pain et la viande qu'on prenait sur les planches des magasins. C'est effrayant, mais c'est vrai. On s'est rendu comme ça à la frontière des États, puis là on s'est engagé à un moulin de bois pour le flottage des billots. Deux jours après, Baptiste Lemieux est tombé à l'eau et a disparu pour toujours. J'ai donné la moitié de mon salaire pour le faire chercher, mais on l'a jamais trouvé. Ça nous a fait bien de la peine. La semaine d'après, on est parti pour l'Abitibi. On s'est engagé à Amos chez un habitant polonais. Deux mois plus tard, Joseph Blais se mariait avec la fille du voisin, un Canadien qui avait grand de terre. Il se trouvait établi. Quand j'ai vu cela, j'ai dit : Je m'en vas. Je reste pas ici comme un as de pique ! Pourtant il y avait la belle-sœur de Blais qui me faisait une belle façon. Elle m'invitait à tout bout d'champ. J'aurais eu rien qu'un mot à dire, mais je l'aimais pas.

— Tu voulais pas te marier toi, Jean ?...

— Je pouvais pas, je pouvais pas... j'avais l'idée ailleurs...

Ils se turent tous les deux, lui ému, elle ravie. Elle écoutait, curieuse et charmée, l'aveu de ce douloureux amour qui avait été pour lui sa joie, son unique joie.

Elle avait tout de suite saisi le sens de ces paroles :

« J'avais l'idée ailleurs »... Elle comprit qu'il voulait dire : « C'est toi que j'aimais, tu le sais bien ! C'est à toi que je pensais, jour et nuit, au travail, au repos, c'est toi qui étais mon rêve, ma pensée, ma vie ! »...

Ils demeuraient ainsi sans parler. Par la porte entrouverte, on apercevait les branches secouées par la brise embaumée du soir. Les coteaux étaient couronnés d'un nimbe léger. Le cri sec du grillon se faisait entendre par intervalles et le vent commençait à s'élever, faisant onduler l'avoine au fond des champs...

Les épaules courbées, pâle, le regard plein de tristesse, à voix basse, Jean relatait les principales étapes de la pénible vie qu'il avait menée depuis son départ du pays. À raconter ainsi ces tristes moments, il les revivait dans son imagination, et son âme se trouvait comme plongée dans un flot d'amertume. Le dos de plus en plus courbé, le front de plus en plus pâle, il parlait lentement et les souvenirs affluaient...

— Personne sait ce qu'on endure quand on n'a pas de chez soi, qu'on est comme le juif-errant qui va de place en place ! J'oublierai pas cela du restant de mes jours...

J'ai eu gros d'peine, gros d'peine...

Des fois, le soir, quand j'étais rendu au bout de mes forces, je frappais à la première porte pour demander à coucher. Tout d'suite j'entendais pousser le verrou et personne me répondait. Il fallait coucher sur la paille dans la grange, comme les vagabonds...

J'ai eu gros d'peine, gros d'peine...

Mais une fois j'ai été bien reçu. C'était chez un couple d'habitants, des Français qui restaient près d'Amos. L'homme m'a dit : « Vous êtes un Canadien français ; vous parlez la même langue que moi, venez vous asseoir. » Il m'a fait asseoir près de lui et il a parlé longtemps avec moi. La femme m'a préparé un bon repas. La maison était bien tenue. C'était pas riche, mais tout était si propre que ça se trouvait plaisant à regarder. Il y avait trois beaux enfants qui jouaient ensemble. Tout le monde avait l'air content. Je les regardais et je pensais en moi-même : « Ils sont heureux, ceux qui reviennent tous les soirs à la même maison, ceux qui mangent à la même table, qui couchent toujours dans le même lit, ceux qui ont un chez soi, ceux-là sont heureux »... Il se tut, honteux de lui avoir dévoilé ces détails humiliants. Elle, navrée par le récit si lourd de douloureuse détresse, demanda aussitôt : Et quand donc es-tu parti pour Lowell ?

— Justement quand j'ai laissé Joseph Blais, C'est là que j'ai eu le plus de misère.

En partant d'Amos il y a un grand bois qui finit plus. Je me suis informé, ils m'ont dit qu'il y avait un chemin, mais ils m'ont pas dit que ça prend une journée pour le traverser. Je savais pas cela, je suis parti le midi, et quand la brunante s'est mise à tomber, j'étais seulement à moitié chemin. C'était pas un chemin de voiture, mais rien qu'un sentier de chasseur. Je voyais plus rien, là je me suis aperçu que j'étais écarté. J'ai eu peur. Les branches craquaient autour de moi. J'entendais crier les loups, je croyais à toute minute en voir arriver une bande sur moi. Je t'assure que dans ce temps-là, les heures sont longues ! C'était l'automne, tard. Les gelées commençaient à glacer la terre, les pieds et les mains m'engourdissaient. J'avais des allumettes ; je me fis un petit feu et je passai la nuit assis à côté, sans fermer l'œil, guettant les loups. Je croyais mourir là... Oh ! quand j'y pense, il m'en passe encore des frissons !

Une pâleur terrible traversa son visage au souvenir de cette nuit d'horreur.

— C'est affreux, murmura la jeune femme, c'est affreux ! Mais je le regrette pas, dit-il, à voix basse, non je le regrette pas...

Qu'aurait-il pu regretter puisqu'il la revoyait, qu'elle était là devant lui, qu'il la regardait, qu'il lui parlait ! De quelle profondeur était faite cette âme aimante ? Il aurait recommencé à souffrir toutes ces horreurs pourvu que, comme récompense, il la revît, ne fut-ce qu'une seule fois...

Mais l'heure avançait, et la nuit avec elle. Dehors tout s'était tu. Les nids, les bois, tout était silencieux.

— Je m'en vas, dit-il, enfin. Si je repars pour les États, on se reverra plus...

Il se leva, elle le suivit jusqu'au-delà du seuil de la porte.

La lune montrait son arc doré au-dessus des champs. La grange entrouverte était inondée de clarté nocturne. Par instants les bois semblaient s'éveiller. Le rossignol lançait un cri d'amour. Une feuille sèche et rougie se détacha comme une flèche et tomba sur le sol, dans l'herbe verte : Image de la fragilité des choses, de la longue souffrance, de la lente mort dont la vie est faite. Bientôt, si la jeune femme ne parlait, bientôt ce court bonheur serait fini pour toujours. Jamais il n'aurait osé lui dire : « Je resterai si tu me gardes ». Il ne savait pas, il ne pouvait pas savoir si quelque chose de lui était resté dans son cœur, si les anciens souvenirs s'étaient ranimés en elle. Il avait dit : « Si je repars pour les États, on se reverra plus »... C'était l'adieu et la prière, le cri de détresse de sa pauvre âme endolorie, débordant de souffrance. Il la regardait toujours, suppliant et tourmenté, lui offrant, dans ces instants de silence et d'amour, son âme fraîche et pure comme la source des bois...

Le temps passait, elle ne parlait pas. Elle avait la tête penchée, les yeux bas et songeait. Un flot de pensées l'envahissait. La pitié, le remords, l'amour la troublaient tour à tour, ainsi que le souvenir du mort qu'elle avait aimé.

Mais il ne lui pardonnerait pas, il lui en voudrait dans sa tombe si elle vendait la terre. Elle se rappelait qu'il avait dit plusieurs fois devant elle à l'heure des récoltes : « Ma terre, j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux ; je la vendrais pas pour tout l'or du monde ! »... Non, il ne lui pardonnerait pas, de s'en défaire, de la vendre, de l'abandonner à des mains inhabiles, qui peut-être la laisseraient dépérir.

Pour conserver son bien, il faudra donc tôt ou tard qu'elle se remarie. Et si elle se remarie, ce sera avec Jean Beaulieu. Elle ne devait pas le laisser partir. Elle se marierait avec Jean Beaulieu. Que cette pensée avait pour elle de tristesse et de joie ! Elle mettait une douce obstination à se souvenir de celui que la mort lui avait enlevé, mais voilà que maintenant, en face de l'homme qui l'avait tant aimée, elle était étonnée de se trouver si heureuse...

Que vous êtes puissants, parfois, ô lointains souvenirs ! Voilà que le passé lui apparaissait vivant comme autrefois, rayonnant, joyeux et pur, et Jean Beaulieu était là qui la regardait, portant en lui son long, son fidèle martyre, implorant d'elle enfin le bonheur qu'elle lui avait jadis refusé. N'avait-il pas mérité d'être heureux, cet homme dont l'amour avait résisté à tout, dont la pensée, plus forte que la vie, plus forte que la mort, s'était nourrie de regrets et de larmes ? Non, elle ne pouvait pas, elle ne devait pas le laisser partir... Et la nuit troublante chantait par ses mille voix. Elle disait :

— « Il faut monter à deux les collines de la vie, et vider la coupe de tendresse avant que la mort brutale ne l'arrache de nos mains...

L'amour, oiseau farouche, ne se pose pas pour longtemps ; il faut le saisir avant qu'il ne s'envole...

Femme, appuie-toi sur l'épaule bleu, aimée, et toi, homme, empresse-toi d'effeuiller sur les lèvres chéries les roses du baiser, car la nuit vient bien vite remplacer le jour, et l'automne bientôt, mordant les feuilles, fera sa moisson de choses mortes... Hâtez-vous d'aimer avant que la mort ne vous prenne !.. Suivez, suivez à deux les routes de la vie !... »

Ainsi chantait la nuit aux mille voix. Ainsi chantait la nuit dans les branches encore vertes, dans la plaine qui avait produit de riches moissons, dans les bois voisins qui ne voulaient pas rester déserts. Il fallait un homme pour mettre en valeur cette terre généreuse, et cet homme était là !...

— Comme ça, Marie, dit-il, on se reverra plus...

Il lui tendit sa main que l'émotion faisait trembler, pendant qu'il refoulait dans sa gorge le sanglot prêt à s'échapper.

Alors, émue à pleurer, s'approchant de lui si près que ses cheveux effleurèrent la moustache blonde, elle lui dit comme dans un souffle :

— Non, pars pas, Jean ; on se mariera après la dernière récolte.

Un cœur fidèle,
roman canadien
de Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958),
est paru, à Montréal, à la
Bibliothèque de l'Action française,
en 1924.

ISBN : 978-2-89668-512-7
© Vertiges éditeur, 2017
— 0513 –